

sommaire

- Page 1 : Radicelles éditoriales, Briançon, une Ville solitaire.
- 2 : Sur les traces des fils du loup gris et de la biche fauve: investigations
- De piaule en appart, d'appart en taudis: le problème logement d'un jeune travailleur.
- 3-4 : Sous les remparts la plage: la ville jouée.
- 4-5 : "Voler avec les plumes du grand désir", itinéraires de paysans-instituteurs.
- Un cas d'interdiction professionnelle pour motifs politiques.

- 6 : Racine et Sève, spiritualité et matérialité de l'enracinement.
- 7 : Yenniches à Grenoble.
- 8-9 : Bande Dessinée: Racinopolis.
- 10 : Un piège à racines, les manœuvres en terrain libre Deux exemples.
- 11 : Le Souk à la main d'œuvre immigrée.
- 12 : Désillusions atlantiques: Irlandais aux Etats-Unis.
- 13 : Quand le vent s'arrêtera! Ballade et balade poétique.

TRANSHUMANCES Revue trimestrielle
Adresse: "Le Refuge" Le Rosier
Val-des-Prés
05100 Briançon

Directrice de publication:
Emilie CARLES

Rédaction: Luc MARCHELLO
René SIESTRUNCK

Imprimerie: VRA, 10 av. Viallet
38120 Ste-Egrève.

Dépôt légal: 2^e trimestre 1979.

ISSN 0182-3108

Abonnement: 20 francs pour 4 numéros.

CCP: P. MAYAUD 31-319-72 H
La Source

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION !

N° 3: Spécial "ARMÉE-TOURISME"

N° 4: Cluný: les mercenaires de la culture; Un reportage sur le Pérou; Un témoignage: Médecine, fric et cortisone.

N° 5: Spécial Neige: la crise du ski alpin; main basse sur le ski de fond; architectures touristiques; les acteurs du cirque blanc.

EN GUISE D'ABONNEMENT,
PARTICIPEZ AU DEFICIT
(CHRONIQUE) DU JOURNAL:
20 F POUR 4 NUMEROS

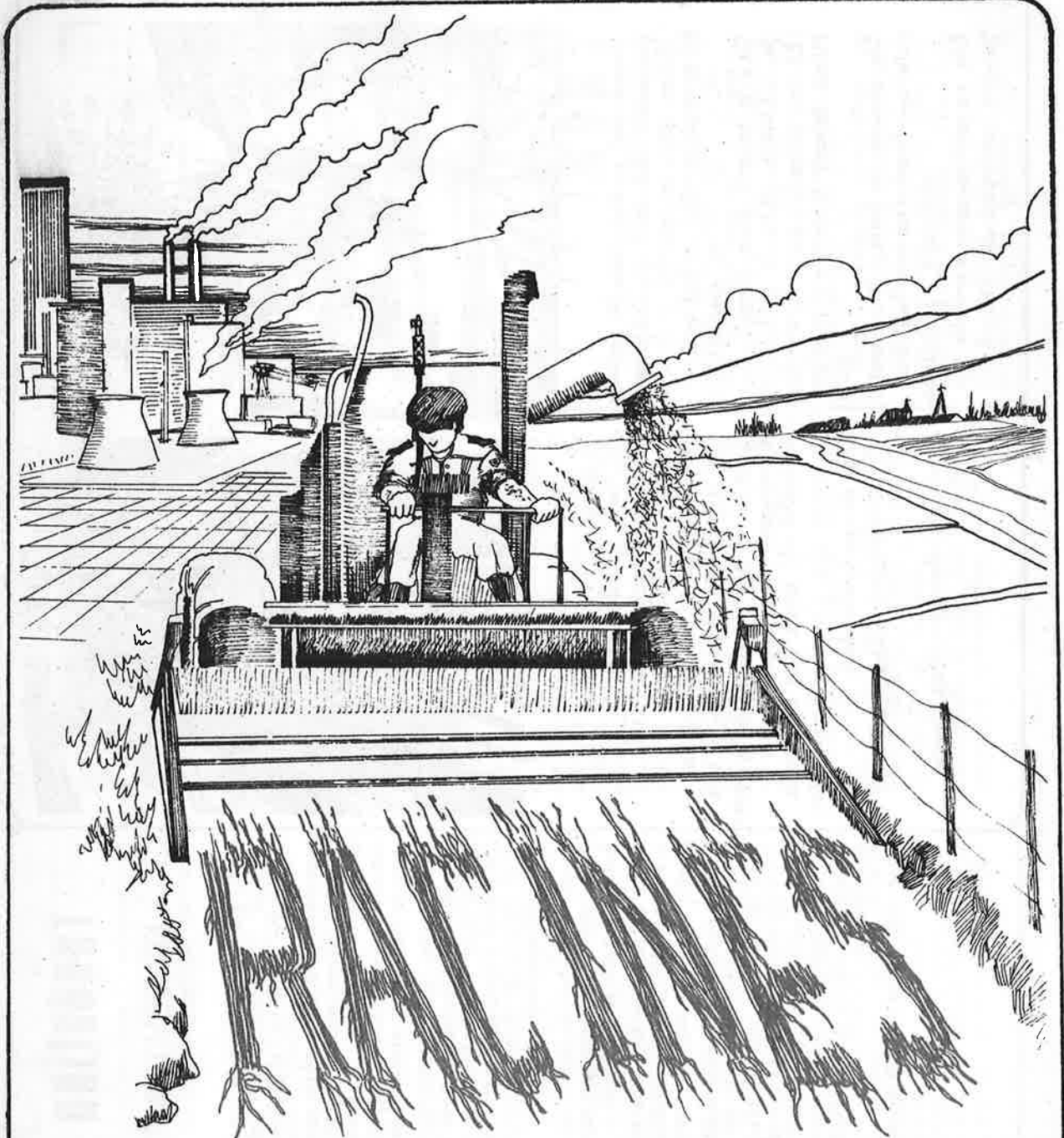
Depuis que ma maison a brûlé je peux admirer à loisir les rayons de la lune

Dessins et BD de Frédéric SIMON

transhumances 6

TRANS-HUMANANCES

Transhumances n° 6 Juin-Août 1979
Revue Trimestrielle Prix: 5f.





Une Ville Solitaire

Voici quarante ans, ou presque, que venant d'ailleurs et toujours considéré comme y étant "étranger", j'habite dans cette ville solitaire: solitaire dans le sens où chaque groupe y vit seul sa solitude, y mène seul son propre chemin, en se cloturant sur ses propres frontières, avec parfois, ici et là, de rares sorties vers autrui. Voici bientôt quarante ans qu'à chaque soir d'élections j'entends le slogan vainqueur: Briançon aux Briançonnais. Mais qu'est-ce qu'un Briançonnais? Il est progressivement réduit au rôle de secteur minoritaire, gardien cependant d'une mémoire collective qu'il tente de sauvegarder. Il faudrait tout de même tenir un peu compte de la réalité historique et sociologique.

Le cloisonnement

De là ce cloisonnement de la société briançonnaise, cette ségrégation de fait, voulue ou non et cette difficulté à rompre les clôtures qui isolent tel groupe de l'autre.

Tout d'abord nous percevons l'immigration italienne, qui constitue un courant constant depuis la fin du XIX^{ème} siècle: les jeunes Italiennes de la vallée de Suse, munies d'un maigre bagage serré dans un large mouchoir à carreaux, venaient, parfois avant l'âge requis de 12 ans, travailler à l'usine de la Schappe. Beaucoup d'entre elles s'y sont mariées et ont fait souche. En remontant dans le temps, beaucoup de familles de la région révèlent l'existence d'une grande mère italienne. Exemple remarquable d'une intégration qui s'est faite sans problème. Les circonstances le permettaient; il en est différemment d'autres secteurs.

Au cours des années 20, le département était considéré un peu comme un département disciplinaire, où l'on envoyait les enseignants qui pensaient mal. C'était avant la révolution climatique et la révolution touristique des sports de neige.

L'irruption du climatisme amena ici malades et médecins. Beaucoup y sont demeurés. Mais la ségrégation était un fait. Les deux mondes s'ignoraient: celui des malades et celui des non-malades. Je me souviens, encore peu après la fin de la 2^{ème} Guerre Mondiale, d'un arrêté municipal qui n'autorisait le séjour à l'hôtel que moyennant une justification médicale de non contagion: il fallut un arrêt du Conseil d'Etat pour annuler cette décision municipale. Mais l'esprit de cet arrêté municipal s'est maintenu. Avec l'irruption massive du tourisme d'hiver, ce fut une nouvelle implantation.

Je me rappelle les années qui suivirent la Libération. Il y avait une véritable faim et soif de connaître, d'apprendre, d'écouter, un désir profond de retrouver la fraternité créée dans l'épreuve commune. Quelques amis créèrent une société de conférences. A chacune de nos réunions venaient, côte à côte, l'ouvrier et le notable, la femme de ménage et le médecin, le commerçant et le professeur. On avait l'impression qu'au sortir de cette guerre tout était à nouveau possible et que le rêve d'une société fraternelle pouvait devenir réalité. Cela dura environ cinq ans. Puis tout reprit son cours. Comme avant.

La société briançonnaise éclata à nouveau, écartelée entre ses divers groupes qui s'ignorent. Ce fut à nouveau la pesanteur d'une ségrégation qui s'effectua d'elle-même. Le même phénomène classique réapparaissait: la pression étatique de

caractère technocratique (succédant au centralisme monarchique puis jacobin), poursuivait l'effort historique d'unification et de nivellement de la nation, amenant les divers groupes qui la constituaient, ou bien à se soumettre dans un nivellement universel, ou bien à mener le combat solitaire pour maintenir son identité et son autonomie.

L'indifférence

La société briançonnaise éclata donc à nouveau, en ses diverses strates d'immigration, et en ses divers secteurs professionnels socio-économiques: médecins, commerçants, fonctionnaires (finances, douanes, gendarmerie, enseignement), militaires (et encore, parmi eux, un second clivage apparaît: entre ceux qui sortent de St Cyr et les autres), policiers (mais il y a trente ans, aux temps où la police était municipale, il y avait une sorte de familiarité entre la population et la police, qui a disparu depuis), enfin les immigrés et notamment les Maghrébins.

Ces travailleurs du Maghreb vivent parmi nous, les uns saisonniers les autres sédentaires. Mais nous ne savons rien d'eux. Ils vivent parmi nous. Ils travaillent parmi nous. Mais ils ne s'expriment pas. Et peut-être la cause en est-elle que nous ne voulons pas ou que nous ne pouvons pas entendre ce qu'ils désirent dire et ce qu'ils réclament.

Et que dire des nombreux groupes religieux, structurés ou informels, dont le terreau briançonnais a permis l'éclosion. Ainsi nous percevons en dehors des religions d'importance nationale: des pentecôtistes, des darbystes, des adventistes, des Témoins de Jéhovah, des Amis de l'homme, des orthodoxes, des charismatiques, des juifs, des spirituels qui surgissent, au cours d'une crise fulgurante rationnellement incompréhensible. Et il y a aussi les musulmans (qui constituent la 2^{ème} religion nationale, par l'importance numérique de ses croyants).

Que dire également des groupes politiques. Ils se rassemblent par affinités, s'affrontent l'un l'autre, recourant alors au prisme national pour juger et jauger l'autre et utilisant la terminologie et le mot d'ordre des états majors nationaux. Le soir des élections, je les vois avec leur visage rouge, pointant les chiffres, comptant et recomptant, afin de supputer les chances du second tour, puis se rassemblant en petits groupes de conciliabules. Ah, misère.

Les ponts de la tolérance

Existe-t-il des ponts qui permettent à la communauté de se retrouver? au moins à l'occasion de périodes rituelles? Je n'en perçois guère. Des groupes comme le Rotary

et le Lyons ne rassemblent que des notables, ou qui croient être des notables. Les groupes religieux tentent de s'ouvrir les uns aux autres, au moins par un effort de tolérance, à l'occasion de réunions communes de prières: mais ils ne rassemblent que des spirituels. On ne peut omettre le fait que si les musulmans ont pu se voir attribuer une salle de prières, ce fut grâce à l'intervention d'un prêtre catholique. Oui, ici et là, dans certains secteurs, l'esprit a commencé à changer.

Mais peut-être les seuls secteurs où une sorte de convivialité soit possible, sont-ils celui du sport (ski, alpinisme, hockey) et celui de la protection de l'environnement.

Je ne porte pas de jugement, ni contre l'un ni contre l'autre. Je constate seulement une manifeste démission en certaines catégories qui, traditionnellement, il y a 50 ans à peine, considéraient que leur devoir ne s'arrêtait pas aux limites de l'exercice de leur profession. C'est là un fait majeur de société: il nous faut vivre avec et nous y adapter. Toute une éducation est à faire ou à refaire, dont l'essentiel est: écouter et comprendre. Ecouter autrui et comprendre autrui. Car mon plus proche n'est pas celui qui pense comme moi, mais l'AUTRE, l'étranger, celui qui ne pense pas comme moi, qui détient sa vérité et dont la vérité doit être entendue, même si elle n'est pas la mienne.

Il est vrai que toute ville est solitaire, que toute foule est solitaire, que toute société est solitaire, et que la société française est emplie de milliers de solitudes. Briançon n'échappe pas à la règle. Mais, par son caractère spécifique de ville frontalière, de ville de passage, de ville vidée progressivement de sa population native, de ville au bout du monde (non pas enclavée, mais au bout du monde), elle nous propose, comme en un ralenti cinématographique, l'exemple significatif d'une ville, démunie de tout centre de gravité (territorial ou spirituel), écartelée entre ses divers groupes, entre ses diverses strates horizontales et ses divers clivages verticaux, où chacun poursuit, en un cheminement solitaire, son propre enracinement, sans percevoir encore ni la fin ni les fins de ce phénomène au cours de la période transitoire que nous traversons.

Depuis quelque temps j'en ai assez d'aller à Sainte Catherine, qui constitue l'expression d'un désordre exhibitionniste parvenu à la perfection. J'aime retourner dans la vieille ville, où pendant si longtemps je me suis rendu chaque jour. Là, j'y reconnais encore chaque visage, je m'y rappelle chaque événement, j'y retrouve, dans la familiarité de chaque propos et dans le charme indicible de la nos talgie, la promesse utopique d'un avenir où, enfin, grâce à l'effort de ceux qui veulent conserver à la ville sa beauté ancienne, Briançon

retrouvera son centre, et où tous les groupes, quel que soit leur degré d'enracinement, pourront s'écouter et se parler.

W. Rabinovitch
Ancien magistrat à Briançon

RADICELLES

La botanique a tout dit des manières de s'enraciner. Système à racine principale, dite "pivot", émettant des ramifications qui elles-mêmes en émettent d'autres. Si le pivot avorte, ce sont les ramifications qui le remplacent. Racines aussi à la surface des tiges, des feuilles, racines latérales, racines-crampons du lierre, tiges souterraines, rhizomes et tubercules, racines partant des branches et joignant le sol, racines aériennes...

C'était une parabole évidemment. Tout ça pour dire que le choix des racines est large et que tout dépend de ce qu'on envisage d'en faire. Racine pivotante comme l'Etat, ramifications comme la Famille, tubercules comme la Banque ou l'Epicerie, crampons pour qui défie le Vide par delà un suicide joué, racines parasites et aliénations de l'Autre. Encore des chemins qui changent d'orientation à mesure qu'on les suit. On cherche un Ailleurs, un coin tranquille et on tombe sur Pinochet. On saisit la barre d'une main vigoureuse et les galériens nous flanquent des coups de rames sur la gueule. Le passé et l'avenir sont deux performances bien trop lourdes à assumer. Elles sont faites pour miroiter, pour attirer. Il faut changer de ligne, il faut le Devenir et non l'avenir, le Devenir et non le passé.

Tous les articles de ce numéro partent dans ces différentes directions.

TRANSHUMANCES



A la recherche des Fils du Loup Gris et de la Biche Fauve

IL Y A DES MOTS DEVANT LESQUELS TOUT LE MONDE SE RETROUVE UN JOUR OU L'AUTRE. ORIGINES, SOURCES, RACINES. ON A TOUS MAL A LA CAMPAGNE, TOUS MAL A UNE PETITE VILLE A TAILLE HUMAINE, PETITE CITE ENGLOUTIE, RURALE ENCORE, OU, MERVEILLEUSEMENT, TOUT LE MONDE SE CONNAIT ET S'ESTIME. MAIS QUAND ON REVE DE LA VILLE CELA TOURNE INVARIABLEMENT AU CAUCHEMARD.

++

Si le plan est respecté, la Ville, bientôt, ne comptera plus d'habitants, seulement des passants et sera suspect aussi celui qui n'est pas dans la ville pour travailler ou pour visiter, celui qui reste, celui qui ne respecte pas les séquences de fuite et de retour.

++

Grâce à l'exode rural lui aussi tour à tour encouragé et déploré par les technocrates, et en dehors des zones réservées à l'agriculture industrielle, on aura une nature toujours plus belle et silencieuse, purifiée dans la sueur, parce que la sueur d'origine rurale a parait-il, une valeur spirituelle.

"Il nous faudra cultiver de nos mains, et comme nous enjoint l'écriture, à la sueur de nos fronts. Labourer lentement en tenant le manche de la charrue. Le cheval, ami de l'homme, remplacera le tracteur parce que nous n'aurons plus d'essence. Et ce sera plus dur, mais peut-être mieux ainsi, plus dans l'ordre éternel. On entendra le chant de l'alouette dans le ciel, le léger hymne à la lumière de Dieu, hier couvert par le rugissement du moteur. Le vacarme des tracteurs c'était une offense à la paix des champs, et le tracteur lui-même un attentat contre la Terre. Il la violait plus qu'il ne la cultivait". (R. D'Harcourt, "Regard sur la route", La Revue des Deux-Mondes, Sept. 1940).



Surviennent les images d'une vie au rythme des trépidations du métro, où passent des anges démoniaques. Néons, publicité, transports, journées interminables butant contre les murs des grands ensembles, visages blafards, flics, soleil poussiéreux...

Les technocrates partisans de la concentration des pouvoirs et de la dispersion des individus ont tout intérêt à diffuser ces visions catastrophiques, à dépeindre la vie urbaine comme la survie dans la fournaise. Travaillez puis partez! La paisible, la rafraîchissante nature est là pour vous récompenser de cet héroïque passage dans l'urbain.

++

La Ville c'est bien trop multiple, ça part de tous les côtés. Si les flics laissent faire, il y aurait des mouvements dans tous les sens. C'est à la fois l'univers quadrillé et celui de l'émeute et de la fête, le lieu de la production et aussi celui du pillage. Mais ils sont là, ils veillent.

La terre c'est plus facile, on sait où on va, c'est bien ou c'est mal, ça germe ou ça crève. A la campagne, le travail fatigue, c'est sain. A la Ville, lieu de l'anti-rythme humain (disent-ils) le travail déprime, ça se soigne.

++

La citation date un peu, mais aujourd'hui sont également réunies les conditions pour un retour à la terre. C'est l'arme d'une mobilisation totale qui enjoint au citadin de ne plus donner à la ville que son temps de travail et de réserver à la nouvelle campagne l'essentiel de ses forces, tant physiques qu'oniriques. L'idéologie du nouveau retour à la terre efface la contradiction entre le travail et le loisir, entre le sacrifice et le plaisir, elle opacifie les distinctions entre l'historique, le quotidien, l'imaginaire.

++

L'Etat dit: passez à la ville pour y produire mais n'y restez pas pour y vivre, le mouvement de la production l'a rendue intenable. Civilisation du déplacement, de la vitesse, de la transhumance policiée! Ceux qui ne se plieront pas au rythme saisonnier du nomadisme post-industriel et à la quête rituelle des racines seront bannis, privés du privilège de masse de l'accès aux origines terriennes.

++

L'Etat c'est l'alternance de nomadismes, d'exodes, de fuites, de champs ouverts et d'arrêts, de villes fermées, de camps. Obligation de partir et de rester; nomadisme d'Etat, sédentarisme d'Etat, c'est la même chose; toujours les deux en même temps.

Pour le mouvement, le tourisme, la "reproduction-de-la-force-de-travail", l'armée; pour l'arrêt, la maison, la famille, les polices, etc et inversement. Tout est prêt pour que chacun soit exactement là où il doit être, mais quand même un peu en porte-à-faux, à la limite du vacillement. C'est ce qu'on appelle l'insécurité et qui requiert toujours plus de ce mélange de mouvement et d'arrêt.

++

Dans un Etat, il faut toujours si multanément, parfois dans la même personne, des clowns et des énarques, des briseurs de vitrines et des épiciers, des quadrilleurs et des errants, des bourreaux et de la viande fraîche.

++

Quand la bourgeoisie supprima le servage, des milliers de paysans se retrouvèrent nus. Le lien féodal ne les retenait plus à la terre, cette terre sur laquelle on leur fit comprendre qu'ils n'avaient plus rien à faire. Ils prirent la route, dans la direction où mène la route vers la ville. Contretemps en ville, les manufactures ne sont pas prêtes à les employer. Il faut pour tant les occuper, ces vagabonds: galères, gibets, déportation.

Pendant le règne d'Henri VIII, roi d'Angleterre (1509-1547), on dénombre 72000 exécutions de ceux qui, chassés de chez eux, n'ont pu tenir le serment prêté après les punitions d'usage de "retourner, soit au lieu de leur naissance, soit à l'endroit où ils ont habité dans les trois dernières années".

++

Un épisode tout à fait secondaire du nazisme, rapporté par P. Virilio dans *Vitesse et Politique*, à savoir la "politique de la Volkswagen", peut éclairer un peu la rationalité de l'extermination de tous les migrants, de tous ceux qui sont "en chemin" (Tziganes, fous, homosexuels, tous ceux qui ne vivent pas au rythme d'une manœuvre de blindés). Le demi-million d'automobilistes regroupés dans le Corps automobile national-socialiste, qui les entraîne à devenir une force automobile opérationnelle, se déplace selon le seul rythme désormais possible. Et cette normalité dans le déplacement donne le ton d'une normalité du comportement et de la sociabilité.

...DE PIAULE EN APPART.....D'APPART EN TAUDIS.....DE TAUDIS EN TERRIER.....

A Briançon (comme ailleurs sans doute), le tourisme ne profite pas à tout le monde. Dans cette ville si "accueillante" pour le touriste (qu'on soigne), l'habitude veut que les locataires habituels de la plupart des meublés doivent déguerpir au moment des différentes vacances et laisser leur logement au brave touriste (qui paiera le loyer habituel x par 3).

Un exemple, le mien; je ne suis pas une exception, ni un instable. J'ai eu la chance (par rapport à beaucoup de jeunes travailleurs), de trouver un travail stable. Je n'ai pas eu la même chance au niveau du logement.

1-Arrivé à Briançon pour raison de santé, mon premier logement fut le FJT (Foyer de Jeunes Travailleurs), en septembre 77.

2-Décembre 77. Petit meublé dans la "Chaussée".

a) je le quitte 15 jours à Noël
b) je le quitte 1 semaine en Fév.
c) je le quitte 3 semaines à Pâques.

Avec à chaque fois déménagement de mes affaires personnelles (j'ai appris à ne pas en avoir beaucoup). Départ définitif fin Juin.

3-Juillet 78. Hébergement chez des amis au Grand-Villard.

4-Août 78. J'occupe l'appartement d'autres amis partis en congés annuels.

5-Septembre 78. Dépannage pour 1 mois à Fontenil.

6-Octobre 78. Meublé dans la Grande Gargouille; jusqu'aux vacances de Noël.

7-Fin Décembre 78. Là, je me suis laissé tenter par une Agence me demandant 800 Frs. en liquide ou 1000 Frs. en chèque (sic!) en frais d'agence, pour un appartement dans la vieille ville, appartement pas mal, mais avec un chauffage défectueux (rappelez-vous les froids de Janvier).

8-Mi-Janvier 79. Après plusieurs démarches auprès de cette "Noble" Agence de Briançon, pour me plaindre du chauffage, celle-ci me pro-

pose de me reloger chez un particulier, avec 600 Fr. s. de frais d'agence.

Ce qui fait 800F + 600F = 1400Frs (en liquide) de frais d'agence pour deux appartements en 1 mois, bien sûr sans compter les loyers (qui ne sont pas des cadeaux dans le pays)

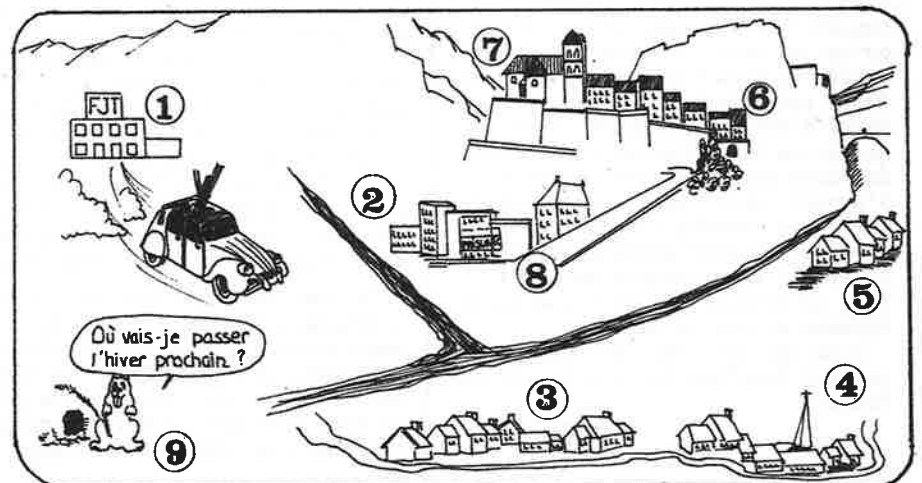
Dans ce nouvel appartement, j'y suis encore... pour peu de temps! En effet, la fête continue: je de-

vrai le laisser pour les mois de Juillet et Août.

A propos, si vous connaissez un F2, vide et stable, dans le coin, je suis preneur.

Et puis, si vous avez besoin d'un déménageur, faites-moi signe.... j'ai l'habitude.

Un jeune travailleur



Il s'agit de "vider la rue en promettant la route" et tant pis pour ceux qui s'y trouvent déjà ou qui demeurent sur des chemins de traverse. Il faut entrer dans le grand carroussel ou se laisser disparaître.

++

Aujourd'hui les lignes de fuite, des premières lueurs de l'aube aux ondes noires de la nuit, traversées de mots comme nomadisme, voyage, transhumance, ramènent toutes à l'Etat. Lui-même organise la fuite, préconise la mobilité, enseigne la vitesse, de même qu'il favorise la réanimation des mémoires et le culte des racines. Il a deux pôles: l'un pour assister, angoisser, rassurer, enraceriner; l'autre pour ouvrir, libérer, éclairer, fiare fuir, déraciner.

R.S.

La gargouille est ce petit canal qui descend la Grande Rue, elle a une petite soeur, la Petite Gargouille. Ces deux canaux, situés dans l'axe principal de la ville étaient le seul moyen de lutte contre l'incendie que possédait Briançon pendant longtemps. Malgré cela la ville a brûlé deux fois: en 1624 l'eau faisait défaut, la gargouille étant sèche, la ville brûla durant trois jours. Le 26 janvier 1692, la cité n'étant pas encore remise de l'incendie précédent, était complètement ruinée.

La gargouille est ce qui donne une figure à Briançon Vauban. C'est à la fois la "gueule" et la "gorge", l'expression de son extériorité et de son intériorité. Etre gargouillard c'est habiter la vieille ville, c'est être détenteur d'une vaste demeure, non pas comme propriétaire, mais comme artisan. Le gargouillard s'enracine, se fixe sur le rocher comme la ville s'accroche à lui. Aux formes géométriques et aux volumes construits, sous les ordres du Sieur Vauban, s'ajoute une relation affective qui fait naître un espace de jeu où la transgression est, était, de rigueur.

Briançon, enserrée dans ses remparts, maisons coude à coude, la ville, ma ville, force intégrante dans des murs-souvenirs des rêves d'enfants, dissimulés derrière un coin de rue, enfoncés au fond des remparts, dans l'ombre des souterrains. Une vaste scène de théâtre accrochée au roc, scène de l'étrange et de l'onirique, théâtre du froid, scène de mon enfance.

L'enfance d'un gargouillard c'est l'appropriation de l'espace fait pour la guerre, la transgression par le jeu d'un espace militaire. Les remparts fermaient la ville à l'infini. Les portes marquaient le passage entre le dedans et le dehors. Le gargouillard s'était accoutumé à cet espace clos, à ce territoire fermé, délimité. Deux bandes se partageaient traditionnellement le domaine: celle du "haut de ville" et celle du "bas", avec quelques exceptions. Mais c'étaient des querelles de clocher qui opposaient les deux bandes: une même identification les réconciliait quand l'ennemi du dehors pénétrait dans l'enceinte de la ville. Les bandes du "Fortville", de "la Bérard", de "Sainte Catherine" étaient de véritables hordes que l'on traitait avec mépris. Si la ségrégation raciale n'existait pratiquement pas à l'intérieur des groupes, un racisme d'appartenance géographique départageait les enfants.

GARGOUILLE. IMAGE FUGITIVE QUI DESCEND AU MILIEU DE LA VILLE. ON DIT EN BRIANÇONNAIS "FAIRE UNE GARGOUILLE", CE QUI SIGNIFIE CHEMINER POUR LE PLAISIR DE LA RENCONTRE DANS CETTE RUE. SOUVENIRS COLLECTIFS, REMONTES DES SOUTERRAINS DE LA MEMOIRE.

La gargouille n'était pas, paradoxalement, le lieu privilégié de jeu des "gargouillards". Il y avait trop de monde, on risquait de croiser la mère faisant ses "commissions". Si, il y avait bien quelques escaliers des rues avoisinantes où, accrochés aux marches comme des grappes, nous complotions; serrés les uns contre les autres, la prochaine guerre avec ceux de "La Bérard", ou notre prochaine excursion, incursion, dans quelques souterrains.

- "Vous ne pouvez pas vous pousser les gamins !"

- Sifflements. Nous déranger, nous traiter de gamins alors que l'on discute de choses très sérieuses, comme la guerre...

- "Allez jouer ailleurs."

Une bille de verre rebondit de marche en marche, de plus en plus vite. L'escalier n'est plus un escalier: c'est devenu un lieu de discussion, un lieu où l'on s'arrête. Si vous rencontrez des enfants sur des escaliers, ne les grondez pas, vous ne parlez pas de la même chose. Chacun dans la ville s'approprie les codes, pratique différemment les choses, ainsi l'escalier que vous aviez dédié à l'exercice d'un passage ascendant ou descendant, devient le lieu stable de la rencontre.

C'est dans la gargouille que l'été une fois les touristes arrivés, certains d'entre nous, placés au lieu dit les "quatre rues", contre la fontaine François I^{er}, vendaient des petits bouquets de lavande, cueillie au cours d'une promenade. "Rouler" le touriste cet étranger qui vient en masse pendant deux mois pour envahir notre ville; il fallait bien profiter un peu de cette invasion! C'est d'ailleurs pratique courante en briançonnais...

Les "Portes".

A l'intérieur la ville, à l'extérieur la montagne, la peur, le vide. Pour sortir de l'intimité de la cité il faut "passer par la porte": Porte de Pignerol, Porte Dauphine, Porte Méane et Porte d'Embrun. "On passe sous la porte", devant le "Corps de garde" aujourd'hui devenu salle d'exposition. La ville nouvelle, Sainte Catherine, s'étend dans tous les sens que la morphologie du terrain permet et va toucher les villages avoisinants. Où commence, où finit cette nouvelle ville? Au pied des montagnes. Mais avant d'en arriver là il faut passer d'un espace à un autre sans s'apercevoir qu'il ne s'agit plus du même lieu. Il n'y a plus le petit rien, le "caché derrière", le "là-bas", qui est la source de convoitise, de désirs pour les enfants. Qu'y avait-il derrière les remparts?

Pour aller en montagne il fallait, non seulement sortir de la maison, mais aussi déboucher de la ville, emprunter nos cheminements d'enfants, passer sous les portes, franchir les fossés sur le pont levis. Au cours de nos promenades nous passions beaucoup d'autres portes, celles de forts, des bastions interdits, des chalets d'alpage. L'hiver venu, on se tenait sur les portes, comme des sentinelles attendant l'imminente bataille. En remontant de l'école, qui se trouvait en dehors de l'enceinte de la ville, nous entassions une réserve de neige sur la porte et on tirait sur les voitures, sur les passants. On préférait, pour ce genre d'opérations commandos, les portes situées au "pied de ville", plutôt que celles du "haut", car on pouvait s'en-

fuir plus rapidement, elles étaient moins enserrées dans d'autres remparts, il y avait le terrain de repli...

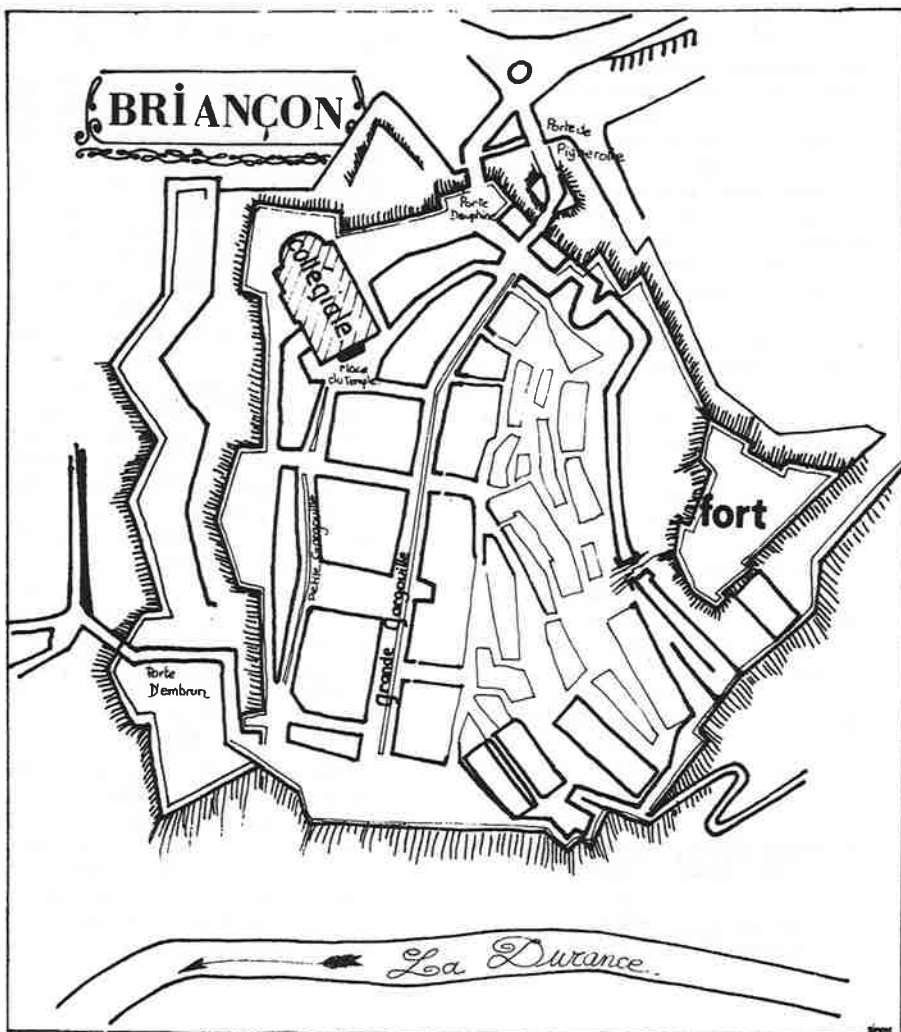
La guerre, un jeu d'enfant.

Les murs cachaient à l'étranger un domaine inaccessible. Entre les remparts extérieurs et la ville elle-même, un monde peuplé jadis par l'ombre des soldats, un monde troglodyte: les souterrains où nous allions, avec lampes, bougies, casques, angoissés, certains d'être les premiers à débusquer le silence de cette cité invisible.

- "Chut, chut, hé les gars vous n'avez pas entendu...?" "On savait qu'il ne fallait pas y aller, et cela s'ajoutait à la peur. Mais on disait des tas de choses là-haut, sur les galeries... Il fallait aller vérifier.

De véritables commandos descendaient de la ville, trompant la vigilance des parents. On s'enfonçait dans les remparts, armés de cordes, de canifs, de craie, équipés de vieux sacs à dos et de casques. Aujourd'hui ne cherchez plus. Les galeries sont murées. INTERDIT SOUS PEINE DE POURSUITE. Il paraît que les voûtes ne sont plus solides... DANGER... Les responsables, ceux-là mêmes qui hier investissaient ces passages secrets, enfants de l'appropriation ils rêvaient de trésors cachés, de portes dissimulées, ceux-là ont décrété qu'il y avait du danger. Enfants d'aujourd'hui contentez-vous des balançoires, des tobogans, des bacs à sable, jouez, seulement là où c'est permis. Allez dans les structures faites pour vous faire jouer, mais surtout ne jouez pas avec l'inconnu.

Vauban n'avait pas uniquement fortifié la ville. Il avait savamment bâti sur le sommet de chaque montagne des forts. Il ne savait pas qu'il avait construit un des plus grands terrains de jeux. "Aller dans les forts" était une activité d'un jeudi après-midi ou d'une journée de vacances. Il fallait sortir de l'enceinte de Briançon et cela s'organisait. On s'avertissait les uns les autres et les bandes souvent se réconciliaient pour l'occasion. Equipés comme pour l'exploration des souterrains, on allait de préférence au Fort des Têtes car il n'y avait pas d'espace à découvert à traverser, comme par exemple le Champ de Mars pour aller au Fort des Salettes. La montée dans les arbres juste après le dernier rempart était plus discrète. De plus, chaque fort avait une qualification précise: le Fort des Salettes était destiné aux essais des munitions, les pétards y raisonnaient bien. Le Fort des Têtes était destiné à l'entraînement sportif. Les militaires avaient installé un parcours du combattant, et quand ils n'étaient pas là on l'utilisait. On s'imaginait aussi des souterrains secrets, des oubliettes sans fond, des armes cachées, des portes secrètes et, mais il ne faut pas le dire, un trésor. En briançonnais, on en parlait pour de vrai. On était les prisonniers, les assaillants. Une guerre imaginaire: on était marqué par cette guerre que l'on avait pas vécue;





« Voler avec les plumes du grand désir » (Dante)

ITINERAIRES DE PAYSANS-INSTITUTEURS EN BRIANÇONNAIS



Sous les remparts la plage (suite)

mais les vestiges et les parents étaient là pour nous la rappeler.

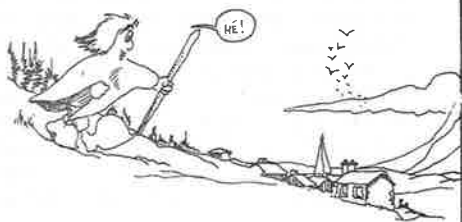
Il y avait bien d'autres espaces interdits où l'on allait: les casernes désaffectées qui devenaient "Maison des Jeunes, salle de sport, pour jours de pluie, les gorges de la Durance avec leurs passerelles à moitié cassées...

Dans ce vaste territoire militaire les adultes aussi y trouvaient leur compte: armés de pieds de biche ils récupéraient les planchers des casernes, de belles pierres de taille au pied des murs... Regardez bien dans la région, il est fréquent de voir des escaliers, des murs montés avec ces belles pierres. On raconte, mais il s'agit d'une autre histoire, que les citoyens de la bonne ville de Gap, du temps où leur ville était entourée de remparts, les détruisaient pour construire leur maison...

Les gargouillards, avant que la ville ne se vende aux promoteurs, avant le slogan "Briançon ville propre", avant l'interdiction de plus en plus pressante de l'accès aux remparts, avaient résolu le conflit entre la contrainte et l'appropriation de leur cadre bâti, en déjouant le regard sentinelle des parents, rusant, se dissimulant, s'emparant de cet espace imaginaire, ce territoire de rêve. La fonction militaire des fortifications tombée en désuétude, le tourisme a qualifié de "monument" Briançon Vauban. (voir Transhumances n°4 "Lieux perdus d'une ville"). L'espace ne doit pas rester vide, sans nom. Les vestiges militaires, historiques sont reconvertis par le pouvoir, en espace touristique que l'on visite en suivant des chemins fléchés: "levez la tête pour admirer la Maison des Têtes, montez à la "Statue" pour le "point de vue"... Pour les enfants de la ville, on a développé des structures socio-éducatives, mais on a interdit la cité aux enfants.

Derrière les barrières, plus sournoisement, plus secrètement que nous l'eussions fait, des petits lutins jouent encore à la ville. Le mot de passe pour entrer dans la cité ludique, dans ces labyrinthes, ces bas-fonds est-il toujours: "gargouillard"?

Secrets du passé trahis et partagés par L.M. et Claude Rapin,



Nostalgie de l'Epoque; racines en lutte contre le vide; traces d'un passé qui ne doit pas s'effacer. Régression, fuite du vide de la civilisation industrielle vers un passé autrement vécu. Trouve-t-on dans le témoignage d'un "Ancien", une relation humaine, un espace et un temps différent dans lesquels nous pouvons nous accomplir?

La transfiguration de l'"Ancien" est peut-être une réponse à la défiguration imposée par la société de l'objet. Il y a un besoin de respirer "l'air pur", soigneusement déposé dans les coins de la mémoire.

C'est ce que nous propose Monsieur L. LAGIER BRUNO. Natif du briançonnais, fils d'un de ces maîtres d'école du début du siècle qu'un parlementaire traitait d'Aliborons, dans la pensée ambiguë du souvenir, il nous entraîne sur les sentiers-labyrinthes de la montagne.

Chemins remontant jusqu'aux temps des Vaudois: "nous sommes sans doute les descendants de quelques adeptes de la secte, rescapés, puisque désignés par les fidèles, condamnés pour adjurer leur foi, à la seule fin d'assurer, en des temps meilleurs, l'Instruction."

"Je suis né avec ce siècle, c'est très commode pour compter les ans, dans les Hautes Alpes, à La Pisse, qui en patois signifiait la Grande Cascade. Mais, lasse des quolibets et soucieuse de sa dignité, une municipalité obtint que l'on donne à la commune le nom de "Pelvoux". J'étais le quatrième enfant d'une famille qui finit par compter deux garçons et quatre filles; autrefois c'était l'usage que les garçons passent avant les filles dans la présentation de la famille. Mes parents étaient tous deux instituteurs, tous deux issus de familles nombreuses du Briançonnais ayant compté des Maîtres d'Ecole ambulants. Après leur mariage, mes parents ont enseigné successivement à Pelvoux, à Vars puis à Saint-Martin-de-Queyrières".

Le Briançonnais fut longtemps considéré comme une pépinière de paysans-instituteurs. On peut en partie attribuer ce fait à l'action des Vaudois. Ce mouvement, fondé au 12^e siècle par Jean Valdo à Lyon, portait le nom des "pauvres de Lyon". D'abord approuvé par le Saint Siège, il se trouvait rapidement dans l'hérésie. Les Vaudois s'opposaient à l'enrichissement des clercs et avaient leurs propres prédicateurs élus. Des tribunaux inquisiteurs les poussaient à se réfugier dans les vallées alpines. Des expéditions "purificatrices" eurent lieu au 14^e siècle en particulier dans les vallées de Freyssinières et de "Valputa". Après l'extermination cette vallée s'appela "Val-pura" et enfin Vallouise, c'est-à-dire le "Val de Louis", il s'agissait de Louis XI qui fut Dauphin en 1440.

La secte des Vaudois avait pour principaux préceptes le respect de la liberté, une morale qui les faisait appeler les "parfaits" et le goût pour l'Instruction. L'hiver dans les régions alpines était consacré aux travaux d'artisanat. Les Vaudois développaient en plus des activités traditionnelles, l'Instruction.

"Au XV^e siècle, soit 100 ans après l'extermination des Vaudois, on comptait encore en Vallouise 200 maîtres d'écoles. Dès le début du massacre les Vaudois, notamment pour que le travail effectué par la secte en matière d'Instruction ne se perde pas, désignèrent certains d'entre eux pour renier la religion vaudoise et se convertir au catholicisme. Ils ont continué en cachette à développer l'Instruction. Au 17^e siècle on comptait 1200 Maîtres d'Ecole ambulants dans le département des Hautes Alpes. Ils venaient en seconde position après les charpentiers et, avec les colporteurs, ils formaient une population de paysans-ambulants qui émigraient durant les six mois de l'hiver".

"Mon grand-père paternel Claude Antoine Lagier né à Vallouise en 1798 et mon grand-père maternel, Claude Rostollan, dit Claude Mayol, né à Vars en 1817 étaient paysans l'été et maîtres d'école ambulants l'hiver..."

Un paysan de Vars ne marche pas il court... il court pendant quatre mois l'été, avant l'aube et après le crépuscule pour faucher les prés des alpages, à deux ou trois heures de marche du village..."

Chaque année, à la Saint Luc à Guillestre et dans d'autres villes du département, se tenait une grande foire, la "foire d'automne". Dans un coin de la foire les Maîtres ambulants reconnaissables aux plumes d'oie qu'ils portaient au chapeau ou à l'oreille, authentifiant ainsi leur qualification par une, deux ou trois plumes s'ils savaient lire, écrire, compter et quelques rudiments de latin, car ils avaient obligation de venir en aide au curé du village où ils se trouvaient. Les représentants des communes qui avaient besoin d'un maître venaient l'engager. Pour pouvoir "donner de l'Instruction" il y avait une réglementation précise. L'ordonnance royale du 29 février 1816 portait que: "pour avoir le droit d'exercer, il faut outre le brevet général de capacité, une autorisation du Recteur pour un lieu déterminé; cette autorisation spéciale devra être agréée par le préfet". L'article suivant précisait: "lorsqu'un individu, muni de brevet de capacité, désirera s'établir librement dans une commune, à l'effet d'y tenir école, il s'a-

dressera au Comité Cantonal, et lui présentera, outre son brevet de capacité, des certificats qui attestent sa bonne conduite depuis qu'il l'a obtenu..." D'autre part une ordonnance épiscopale exigeait que l'individu possède une connaissance suffisante des principes et dogmes de la religion. C'était le curé du village d'origine qui donnait son avis. Ces instituteurs, au savoir souvent restreint devaient par contre être de bonne moralité. Il s'agissait plus d'éduquer que d'instruire.

"Ces Maîtres d'école LAGIER et ROSTOLLAN, étaient les derniers représentants de nombreuses générations de maîtres d'école qui dès le 15^e siècle quittant le briançonnais pour ouvrir des écoles saisonnières en Dauphiné, en Provence, à Lyon, en Savoie, même en Touraine, et dans les hautes vallées des Alpes où l'hibernation veut que l'on serre bien fort la ceinture, pour mieux ouvrir l'esprit. Le briançonnais était la pépinière du recrutement de ces "Colporteurs du Savoir".

Ils continuaient les enseignements légués par J. Valdo. On leur doit ce quatrain: "Enfant, apprends, si tu es sage, que science vaut mieux que héritage, car si le seigneur tu n'as plus le premier te le donnera."

"Après une saison, au retour à Vars, mon grand-père et deux autres jeunes instituteurs organisèrent un bal public, pour fêter le printemps. C'était sûrement l'un des premiers bals publics du village. Mais le curé ne voyait pas d'un si bon oeil cette manifestation. Il l'interdit. Il s'est trouvé que presque tous les jeunes du village y sont venus. Le curé, furieux, invectiva les trois jeunes instituteurs "Messieurs, (ils avaient droit au titre de "Monsieur") vous viendrez à la Saint Luc chercher votre certificat!" Et le 18 octobre suivant ne possédant pas de certificat ils ne se rendent pas à la foire de Guillestre et décident d'aller louer leur service dans la région de Lyon. Ils accomplirent à cette occasion un remarquable trajet: casion un trajet de près de 270 kilomètres à pied, en quatre jours, avec les têtes d'étapes de Villard d'Arène, Vizille et Rives, - "qui attend que tu arrives". Claude Mayol connaissait le premier guide touristique, celui des Compagnons du Tour de France, et ses conseils transmis de bouche à oreille disaient: "Bourgoin file plus loin", ou "à La Frette ne t'y arrête". Arrivés dans la région lyonnaise ils se firent embaucher comme débardeurs sur les quais de la Saône. C'étaient des gars durs au travail. Les autres débardeurs les voyant travailler ainsi se disputèrent avec eux... Ayant appris qu'ils étaient maîtres d'école, dès le lendemain ils leurs proposaient du

travail dans trois communes dépourvues de Maîtres. Ainsi, de 1839 à 1842, Claude Mayol et ses deux compagnons contestataires allaient à Lyon où l'on ne demandait plus de certificat du curé". Cette question de la religion et de l'instruction nous a toujours suivis dans notre famille..."

Ainsi au début du siècle, alors que la République tentait d'introduire la laïcité, que les socialistes, les radicaux, les francs-maçons étaient des "révolutionnaires", dans les régions de montagne la tradition catholique essayait de maintenir son influence. Les jeunes instituteurs dévoués à la cause républicaine rencontraient souvent un certain sectarisme et étaient rejetés par les populations.

"Le docteur Guillaume, conseiller général de Guillestre avait nommé mes parents de Pelvoux à Vars pour y planter les lois de la laïcité et les lois de séparation de l'Eglise et de l'Etat. Dès notre arrivée, mon père n'hésitait pas à insister des cours pour adultes, le soir, afin que tous puissent écrire une lettre sans être à côté de la question. Ma mère donnait des cours d'enseignement ménager. Ça a duré deux ou trois ans. Puis il y a eu les élections municipales... En face de l'école il y avait une galerie et au bout de celle-ci un "bistrot". Lorsque vers minuit les résultats des élections furent connus, tous ceux qui avaient voté pour la "réaction", pour le curé, avaient gagné haut la main. Il n'y avait que quatre voix contre: celle de mon père, celle du garde forestier, celle d'un épicier nommé David et une autre. Les femmes ne votaient pas. Le curé et ceux qui étaient de son côté, avaient payé à boire à leurs électeurs. Après avoir bien bu, ces énergumènes se sont pointés sous la galerie.



Ils ont invectivé mon père. Le curé juché sur la galerie lui cria: "Monsieur le Maître d'école vous ferez vos malles dès demain, vous ferez vos malles..." Et voilà que des pierres se sont mises à pleuvoir. Nous avons été lapidés... Mon père nous avait abrités dans un angle de la maison. A ce moment-là, mon père ignorait qu'il y avait eu d'autres agissements de ces gens-là, notamment sur un calvaire, trois croix à l'entrée du village avaient été mises bas. Il ne savait pas non plus que les vainqueurs avaient alerté les autorités en nommant mon père et les trois autres personnes responsables du délit. Le lendemain matin, avant la classe, mon père descendit à Guillestre pour trouver le docteur Guillaume. Celui-ci était déjà au courant pour les croix. Il a réconforté mon père et lui promit qu'il y aurait du nouveau sous peu. De fait, le lendemain c'était le curé qui faisait ses malles. A cette époque les lois de Jules Ferry étaient appliquées. Mais l'affaire n'en est pas restée là. Nous avons été excommuniés à Vars, par

l'évêque et le nouveau curé. Cela se traduisait par des faits quotidiens. L'épicier n'avait pas le droit de nous vendre de la nourriture, il fallait aller la chercher à Guillestre. Cette situation n'a pas duré longtemps, mais assez pour marquer les enfants que nous étions.

Je revois toujours une vieille bigote qui sortait de l'église un dimanche. Je me trouvais, avec mon tablier, au pied d'une "charrière" (petit chemin qui monte entre les maisons) qui va à l'église. Inutile de vous dire que nous n'allions pas à la messe, même si mes parents étaient restés profondément catholiques; les relations Eglise-instituteurs étaient telles que cela était impossible. Alors, voilà cette bigote qui arrive à ma hauteur, me prend par les épaules, me secoue. Je vois toujours son visage en fureur qui disait au petit bonhomme de 6 ans que j'étais: "tu diras à ton père que son Rouvier est tombé". Rouvier était le Président du Conseil qui avait terminé la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il se trouvait que le curé avait prêché en chaire: il était bien renseigné...

Il y avait bien d'autres manifestations qui résultaient de cette excommunication. Ainsi ces pierres bien rondes qui dévalaient les couloirs du "Bois noir". Tous les jeudis nous allions à la pêche avec mon père au torrent du Chaillet et l'on remontait celui-ci au pied du bois. La première fois qu'une pierre a roulé sur nous nous avons pensé à un accident. La deuxième fois nous sommes allés voir. La pierre était bien choisie, bien ronde. En descendant elle avait fait des empreintes dans la terre. On l'avait retrouvée facilement. Mon père a compris que c'était pour nous.

Après Vars, mes parents furent nommés à Saint-Martin-de-Queyrières. C'était en 1910. Le maire, Maître Daurelle, notaire, qui était un condisciple de collège de mon père lui avait écrit de refuser ce poste, que la population était au courant de ce qui c'était passé à Vars et qu'elle était montée contre lui. Nous sommes quand même allés à Saint-Martin.

Arrivés à l'école, les difficultés commençaient. Nous n'avons, tout d'abord trouvé personne pour nous aider à faire passer les meubles par la fenêtre, puisque les escaliers construits après coup (oubli de l'architecte) étaient trop étroits et bien trop raides. Heureusement le charpentier Abillon et un autre dont je ne me souviens plus du nom, sont venus à notre aide et ce malgré l'hostilité de la population. A cette même époque d'autres incidents mineurs et même risibles, peuvent être rappelés: c'était une bigote qui traitait mon père de "fla nasson" (franc-maçon) ou bien un groupe de curés rencontrés fortuitement à Vallouise, qui crachaient devant nos pas... Dieu vous le rende avait dit mon père...

Bien sûr nous n'étions pas toujours les "martyrs de la République"! Ma mère était sage femme et infirmière aussi bien à Vars qu'à Saint-Martin. Mon père durant la guerre de 1914 avec la famille aidait à tour de rôle les familles des mobilisés pour les travaux des champs, faisait les demandes d'allocations... Cela nous permettait de remonter la pente.

En été 1918 il y a eu la "grippe espagnole" qui a fait autant de morts que la guerre. Ma mère est allée dans toutes les familles de St Martin et par des moyens très sim-

ples soulagea beaucoup de monde. Elle possédait instinctivement ces remèdes: elle soignait l'enrouement avec des glaçons, la piqûre de guêpe avec trois herbes, n'importe lesquelles, qu'elle malaxait, puis en faisait un tampon, et frottait énergiquement la piqûre. De même elle soignait les blessures avec la petite pelure qu'il y a à l'intérieur de l'oeuf qu'elle appliquait sur la plaie. C'est un antiseptique puisqu'à l'intérieur de l'oeuf il n'y a pas de microbes et c'est un cicatrisant.

Et puis il y avait nous autres les enfants d'instituteurs. Il fallait que nous donnions l'exemple. Mes parents ne passaient pas sous la jambe la "leçon de morale" qui était prescrite par le règlement. Si je me trouvais avec des petits chenapans de mon âge qui volaient des prunes, ça me gênait. Mais je ne voulais pas rapporter... Ceci dit, ça ne m'a pas empêché, un peu plus âgé, de voler les prunes du curé... Mais cela c'est une autre histoire..."

Propos recueillis par L.M.

NON AUX INTERDICTIONS PROFESSIONNELLES

Le C.N.R.S. refuse d'intégrer Pierre Boisgontier, chercheur en sciences sociales à l'IREP de Grenoble.

Le C.N.R.S. déclare publiquement et sans pudeur que c'est pour des raisons politiques, sur ordre du ministère de l'intérieur après enquête des renseignements généraux. Un responsable du C.N.R.S. a déclaré "que le C.N.R.S. ne mettait en cause ni la valeur scientifique, ni la qualité des travaux de P. Boisgontier, ni la régularité administrative de son dossier mais la manière dont il traduit ses opinions politiques dans sa vie sociale, qui ne semble pas compatible avec les contraintes que doit respecter un agent de l'Etat".

C'est la première fois que, en France, il est avoué au grand jour une interdiction professionnelle pour motif politique, c'est le "Berufsverbot" à l'allemande qui tente de s'installer en France.

Cela s'inscrit précisément dans une politique d'ensemble ainsi dénoncée par la CGT: "des candidats à la fonction publique seraient soumis à des interrogatoires sur leur comportement social".

Cela s'inscrit plus largement dans les atteintes aux libertés qui se multiplient en France:

- extradition de Klaus Croissant et de nombreux autres militants politiques;
- tentative d'interdire les manifestations dans les villes;
- utilisation systématique de la procédure de "flagrant délit" contre les manifestants;
- organisation d'expulsions massives des immigrés (loi Stoléru).

Un COMITE CONTRE LES INTERDICTIONS PROFESSIONNELLES s'est créé, pour tout contact: s'adresser au CERER-IREP, tel: 54-81-78 poste 206.

ou 75-07-28 le soir.

POUR MOTIFS POLITIQUES

Année scolaire 1919-1920

MAITRES

PARTICIPEZ A L'EFFORT

DE LA RECONSTRUCTION NATIONALE

EN ENTRAINANT VOS ELEVES

AUX EXERCICES DE CALCUL MENTAL

SUIVANTS



CALCUL MENTAL

Paul, revenu du front, a retrouvé un emploi et repris le travail le 19 Mars 1919. Il a malheureusement la fâcheuse habitude de prendre tous les jours deux petits verres de mauvais alcool pour lesquels il dépense tous les mois 14 fr. S'il s'était abstenu de boire de l'alcool depuis la date précitée, quelle économie aurait-il faite et, avec cet argent mis de côté, pour quelle somme, le 19 février 1920, aurait-il pu souscrire à l'emprunt? Quelle rente annuelle se serait-il assurée de la sorte?



CALCUL MENTAL

1° Je déplace un capital de 6.300 fr. qui me rapporte 283 fr. 50 par an. J'achète de la rente 5% 1920; quel sera mon bénéfice annuel?

2° Un jardin scolaire cultivé par 28 élèves a rapporté 290 fr. 20 pendant l'année 1919. Ces enfants voudraient acheter 15 fr. de rente pour l'Œuvre des Pupilles. Quelle somme chacun d'eux devra-t-il ajouter au produit de la vente?

Agent double

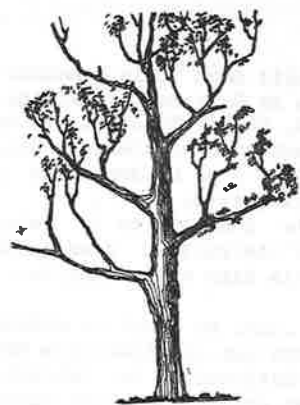
"Les écologistes, qu'ils aillent se faire foutre" aime dire M. Philippe LAMOUR (J. Ferniot, C'est ça la France. P.233).

Il l'a redit d'une autre manière en demandant, le 3 avril dernier, avec le Comité économique et social du Languedoc-Roussillon qu'il préside, la construction d'une centrale nucléaire à deux réacteurs de 1300 mégawatts à Port-la-Nouvelle (Aude).

M. Lamour est par ailleurs maire de Ceillac, village et station équilibrée où "le soir, on joue aux cartes avec le facteur pendant que les enfants vont caresser les moutons et voir traire les vaches".

Curieux contraste, non !

RACINE & SEVE



Racine et sève,
ensommeillés au plus profond de notre terre
et nés pour le voyage. En notre corps,
à la fois être-là, ici et maintenant, à
la quête d'un mouveur d'éternité,
et voués au passage...
Enracinés et détachés...

Il vrai dire, l'arrachement semble insup-
portable en nos jours pour tant d'hommes...
Le déracinement forcé est de règle pour
tous ceux qui se trouvent sur les routes :
refugiés de toutes couleurs, de toutes na-
tionalités, sur les continents. Enfants dont
l'enracinement est rendu quasi impossible
du fait de la guerre, de la discussion ou de
la misère.

Expulsés culturels : ceux dont la manière
de vivre a été condamnée par telle ou telle
colonisation à grande ou à petite échelle...

Payans chassés de leur terre qui est leur
seul moyen de vivre.

Prisonniers de conscience torturés, dépossé-
dés de ce qui est leur premier bien : leur
corps. Mais les corps sont sensibles et la
douleur fait hurler.

Psychismes éclatés, écorchés par trop de dou-
leurs.

Hommes, Femmes, ou enfants condamnés d'un
simple regard, ou de tout un ensemble de
rapports sociaux, psychologiques ou autres,
parce que non conformes ou étrangers, ou
au bas de l'échelle, qui sont ainsi arrachés
d'eux-mêmes et ne pourraient exister qu'à
condition de refuser cette image et de pen-
dre la lutte : nouvelle naissance qui
implanterait d'autres racines.

Peut-il prendre prétexte de ces xan-
dales pour valoriser ce qui stabilise l'hom-
me ?

Mais là encore des déviations sautent aux
yeux. Il s'agit de la façon dont il nous
arrive parfois de nous équilibrer sur l'
argent ou le confort ou toute sorte de
pouvoir et de domination. On pourrait
creuser cette piste et on décèlerait rapi-
dement que ces raisons de vivre reposent
sur des contradictions, entraînent des in-
justice et sont des enchaînements qui étouf-
fent la liberté.

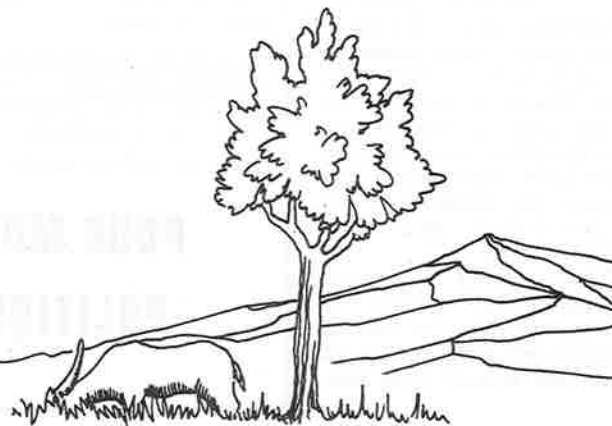
L'homme a de toutes façons dans son
histoire vécu sur des croyances ou des
pratiques agrémentées de lourds tabous qui
le maintenaient en état de sous-humanité.
La première fois que l'on se lève contre de
manières d'être ou contre un ordre faux,
on déclenche chez les uns une peur très pro-
fonde, parfois un effondrement total et un
cycle de violences contre l'enthousiasme
de ceux qui acceptent de faire germer
cette graine de liberté.

La chose est pourtant délicate. Un enra-
cinement n'est jamais vécu à part de tous
les autres. Pour beaucoup de situations hu-
maines, il est difficile de condamner un
peuple, ou un groupe ou une personne
pour tel de ses attachements sans entraîner
condamnation à la fois d'autres valeurs.
La vérité est mêlée à l'erreur, chacun
peut se tromper, mais chacun se doit de
mener lui-même son chemin de libération
qui n'est pas sans souffrance. Et il faut aussi
pour la libération des autres et la sienne
dénoncer ce qui est contraire à la vérité
et à la justice.

Certains hommes ont eu une grande in-
fluence dans l'histoire par ces dénoncia-
tions. La critique de Marx de la Religion,
par exemple, nous apprend comment l'en-
racinement dans la croyance en Dieu,
s'est fait aliénation : l'homme devenu
incapable de susciter une âme dans le
monde réel l'a projetée dans son imagi-
naire. Il a enfoncé ses racines dans l'il-
lusion. Chacun y trouve son propre
compte : et le dominateur pour mainte-
nir sa supériorité et le dominé pour ti-
rer consolation de son état. On fait bon
ménage avec l'aliénation (radicalement :
ce qui nous dépossède de nous-même, ce
qui fait que nous devenons étrangers à
nous-mêmes) ; chacun doit tirer leçon
de cette critique, exploiteur et exploité,
croyant ou incroyant.

D'autres ont aussi remis en cause et
il faut continuer à le faire d'autres
points d'enracinement. Ils sont d'ail-
leurs liés entre eux : une certaine ima-
ge de la femme, une conception érigée
et hypocrite de la sexualité et finale-
ment l'ordre social, économique et poli-
tique.

À tous niveaux la question peut
se poser comme ceci : quel être vou-
lons-nous choisir d'être, ou autre-
ment dit comment pouvons-nous être
enracinés en autres que nous-mêmes
sans devenir étrangers à nous-mêmes
(ce qui est le propre de l'aliénation).



Être soi, être en racul vis à vis de toute
possession.

C'est que l'enracinement indispensable crée
une dépendance, une soumission même, com-
me le suggère l'image de l'arbre : il nous
fait vivre... Sans relation, nous ne serions
rien. Il s'agit de faire de cela un che-
min de vérité et de libération.

Cette situation est au cœur même de
notre potentialité la plus profonde : celle
qui consiste à aimer. Aimer est à la fois
enracinement dans l'autre et détache-
ment perpétuel, apprentissage de la dif-
férence, croissance de soi. "À la limite,
être c'est aimer". E. Bouvier.

Pour vivre ne faut-il pas apprendre à
quitter, jusqu'à se quitter soi-même et
renoncer à beaucoup de choses. La mort
est au bout du voyage. La question se
pose bien sûr de savoir si la mort est
un arrachement définitif ou des retrou-
vailles au-delà de ce qu'on peut ima-
giner.

Saintes méditations actuelles disent
que la mort est dans la vie, et la vie
vivrait dans la mort : l'homme contem-
porain crée son désir de vie : des ex-
ploités se lèvent enfin et l'homme
occidental souffre de sa première mort :
celle de l'incommunication et de la
solitude.

El l'homme écrivait récemment : "dans
le fond il n'existe que deux réalités :
l'amour et la mort" ; j'ajouterais et
l'enfant qui est en espoir au moins la
chair de l'amour et la promesse de
l'avenir. La naissance est le fait de
toute la vie.

C'est pour tout cela que certains ne se
sont pas trouvés eux-mêmes parce qu'
ils étaient incapables de mourir à certains
de leurs racines ou de leur donner un
sens nouveau.

Et plus les racines sont fragiles, et plus
on s'y accroche désespérément. Et plus elles
sont profondes et plus on est capable - non
de les couper - puisqu'elles deviennent
choisies et aimées au fond de soi et
au-devant de la marche - mais de
risquer loin et de cheminer.

Il faut demeurer et voyager,
voyager de soi à l'autre et de
l'autre à soi, incessamment,
plonger ses racines profondément
pour lancer son feuillage très haut
dans l'azur.

Marie Franco Franqueville

Yenniches à Grenoble

LA MARCHE FORCÉE DES PARIAS DU NOMADISME

Que l'on vous dise: "romanichels", "gitans", "manouches", "tziganes" ou "bohémien" et vos yeux vont se mettre à danser. Diseuses de bonne aventure, roulottes remplies de trésors, feux sacrés ou musiques de Manitas de Plata ou de Django Reinhardt: autant d'évocations propices au rêve. Autant d'images aussi où s'entremêlent une certaine misère matérielle et une richesse culturelle, voire spirituelle.

Aujourd'hui, on les appelle plus prosaïquement "nomades" ou "voyageurs". Des noms guère plus conformes à la réalité, puisque la plupart de ces familles ne "voyagent" plus. Elles s'installent avec leurs caravanes dans une région donnée et y restent volontiers une dizaine d'années...

Cette appellation de "voyageurs" ne sert donc plus qu'à identifier ceux qui vivent en "roulottes". Parmi eux, des tribus, des ethnies, des origines fort différentes, mais la majorité, même si elle se divise en "sinti", "kale" ou "roms" appartient à cette grande famille originaire de Perse et installée en Europe centrale voilà de nombreux siècles...

Les "yenniches", eux, sont les minoritaires, presque les parias du nomadisme. Il y a guère plus d'un siècle, leurs ancêtres étaient d'honorables commerçants et artisans d'Allemagne ou de Suisse allemande. Un jour de rabol, ils ont senti la fièvre gitane les saisir et sont partis sur les routes vivre "comme les romanichels". Ce jour-là est encore assez proche pour que leurs descendants le vivent très personnellement au quotidien: c'est un choix de marginalité fait jour après jour, bien plus qu'une tradition culturelle, qui les pousse à poursuivre le mode de vie nomade.

De là une profonde opposition entre gitans et yenniches. Les premiers sont marqués d'une culture vieille de plusieurs siècles, parfois contraignante, mais qui leur permet en fin de compte de "négocier" avec le monde sédentaire sous la forme: on peut abandonner telle ou telle tradition contre tel élément de confort. Intégration progressive, avec quelques accrocs, qui se termine en général par la sédentarisation...

Ce processus réussit rarement avec les yenniches. Ceux-là sont trop jaloux de leur indépendance, de leur liberté pour imaginer des concessions. "Ce qu'on demande, c'est qu'on nous foute la paix", ne cessent-ils de répéter...

A Grenoble, l'antagonisme entre les uns et les autres a pris un tour aigu que sont encore venues renforcer les premières structures d'animation mises en place. Ainsi l'Association départementale des Amis des Voyageurs (ADAV) créée au début des années 70 est vite acceptée par les gitans (dont elle accueille d'ailleurs plusieurs représentants au sein de son conseil d'administration). Les animateurs socio-culturels sont dès lors intervenus presque exclusivement en direction des gitans. Et quand, en 74, le préfet, suite à des bagarres entre plusieurs familles sur le terrain du Rondeau, géré par l'ADAV, menace de fermer ce terrain, la solution est vite trouvée: en chasser les yenniches jugés "moins intégribles".

Tout aurait pu s'arrêter là... si il n'y avait la contagion de l'exemple. Les communes de l'agglomération, qui se sont déjà fait tirer l'oreille pour s'engager à construire chacune un mini-terrain pour les nomades sur leur territoire, vont tirer à leur façon, les leçons de cette expulsion: "si ces yenniches sont chassés du Rondeau, il n'y a aucune raison pour que nous les accueillions sur les terrains que nous construisons".

Un processus absurde est alors engagé: dès que les yenniches arrivent sur une commune, la municipalité se hâte d'aménager un mini-terrain pour d'autres familles et, se considérant déliée de tout engagement, expulse immédiatement les indésirables. Cinq familles yenniches ont ainsi été ballotées depuis deux ans d'un bout à l'autre de l'agglomération grenobloise. Avec un cercle vicieux à la clé: les gosses ne sont plus scolarisés, les mères ne touchent plus les allocations familiales, et les vols se multiplient. Les maris vont tous en prison, les femmes restent seules et ce sont les mêmes qui commencent à faucher.

Dernière destination de leur long itinéraire: un terrain vague, situé en bordure de nationale, entre Pont de Claix et Vizille, en face des usines Distugil. Cette fois, c'est l'ensemble des municipalités du SIEPARG (syndicat intercommunal de l'agglomération grenobloise) qui les ont jugé "irrécupérables" (ce qu'ils sont sans doute d'ailleurs...). Il faut donc les exclure définitivement des limites de l'agglomération. Cette exclusion porte en germe une logique d'extermination qui n'ose pas dire son nom... Les sociétés traditionnelles permettaient quelques failles: on pouvait à la fois être en dehors des circuits économiques officiels et bénéficier des "progrès" de l'environnement. Les villes modernes n'offrent pas cette possibilité: il faut se soumettre au mode de vie qu'elles imposent, sous peine d'être privé des "droits urbains" les plus élémentaires. Les cinq familles yenniches expulsées sur ce terrain vague en savent quelque chose: elles se sont trouvées du jour au lendemain privées d'eau, d'école pour les enfants et de tout contact avec la ville (le moindre commerce est à 4 kilomètres et elles n'ont pas de moyen de transport). En prime, les gendarmes qui les ont tractées là ont averti: "Vous n'avez pas le droit de quitter ce terrain". L'autarcie forcée, en quelque sorte...

La "marge" n'est donc plus possible: il faut être "dedans" ou "dehors". Le maire de Champagnier (la commune où sont installées les cinq familles) n'a même pas jugé utile de les menacer d'une nouvelle expulsion. Il sait que les conditions qui leur sont faites ici, sont suffisamment inacceptables pour qu'elles s'en aillent d'elles-mêmes, un jour ou l'autre, poursuivre plus loin leur errance. Cette marche forcée a fini par les laisser au point d'envisager aujourd'hui une sédentarisation. Mais là encore, tout logement leur est refusé en raison de leur "associabilité totale".

Une associabilité qu'il convient de nuancer quelque peu. Certes les yenniches n'ont guère la notion morale du vol. Ils se considèrent partout en terrain conquis (ou à conquérir) et "se servent": la fauche est clairement une affirmation d'identité, un moyen de dire: "on est là". En arrivant sur le terrain vague de Champagnier, les gosses se sont hâtés de piller les taudis d'immigrés voisins pour bien signaler leur présence. Mais, à côté, il y a "les amis", ceux qui vous font confiance et à qui vous faites confiance: avec ceux-là le code d'honneur est strict et le partage chaleureux.

Ils demandent sans doute seulement à ceux qui les approchent de les accepter tels qu'ils sont et de jouer avec eux, puisqu'il est vrai que pour les yenniches, tout, dans la vie, est jeu. Ces exigences n'ont rien d'exceptionnel. Pour tant elles sont si rarement satisfaites que l'immense majorité des gens qu'ils rencontrent leur apparaît comme des ennemis. Alors ils sont en guerre, simplement parce qu'on leur a refusé la possibilité d'être eux-mêmes.

Philippe MERLANT

Information régionale

Ce mois-ci l'adjudant-chef Dubaroud a été muté à Clermont-Ferrand un commerçant en électro-ménager a victorieusement défendu ses postes de télé, le sous-préfet a rendu visite au préfet (photo), le préfet a reçu le sous-préfet (photo), Dugénou a gagné le concours de pétanque, etc., etc...

Si vous voulez en savoir plus que n'en dit la Presse Quotidienne Régionale, lisez:

- L'ESCOUBE, 26 av. Jean Jaurès, 05000 Gap.

- LA BUGADA, journal fait par des paysans et des travailleurs de Provence, BP 1, 04800 Saint-Martin-de-Bromes.

- POBLE D'OC, tribune révolutionnaire occitane, 2 rue du Cercle, 13124 Peypin.

Et pour la B.D., MEFI!, c/o Rougé, 6 rue Mal Payolle 13006 Marseille. Mention particulière de NOUVELLES CAMPAGNES pour sa contribution à "l'étude des formes d'exploitation du travail paysan dans la société capitaliste". Le n° 2 contient un dossier sur le Crédit Agricole, des entretiens avec des paysans progressistes, des articles sur la Chine, le Larzac. Nouvelles Campagnes, B.P. 3232, 31036 Toulouse cédex.

130 gendarmes ont investi un camp de nomades à Saint-Priest

Lyon. — Agissant sur commission rogatoire du parquet de Vienne 13 gendarmes ont investi vendredi un camp de nomades à Saint-Priest (banlieue Est de Lyon). Ils ont fouillé toutes les roulottes

à la recherche de bijoux et d'argent volés la semaine dernière dans différentes communes lyonnaises.

Les forces de l'ordre n'ont retrouvé aucun matériel.

Réglementation du stationnement des nomades

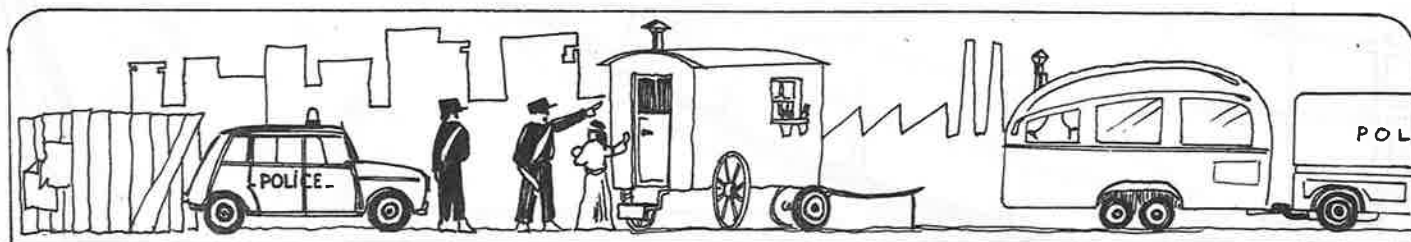
Par arrêté municipal les nomades stationnant sur l'aire de Patat réservée à cet effet devront se conformer à la réglementation énoncée dans l'arrêté municipal du 20 avril 1978 qui stipule notamment:

Le démontage de toute carrosserie automobile dans l'enceinte de l'aire comme l'immobilisation de toute épave de voiture sont interdits. Tout véhicule en infraction sera immédiatement évacué par les pouvoirs publics qui l'achemineront vers un dépôt réservé à cet effet.

Images des nomades

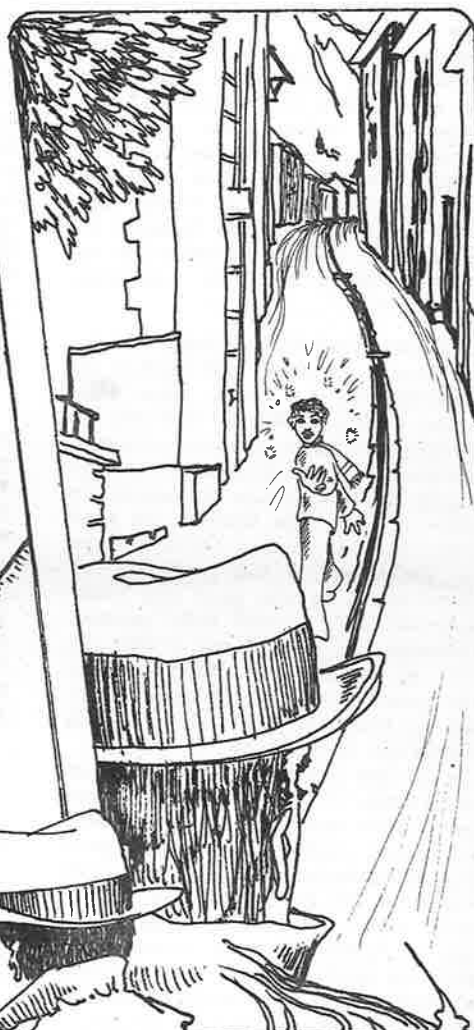
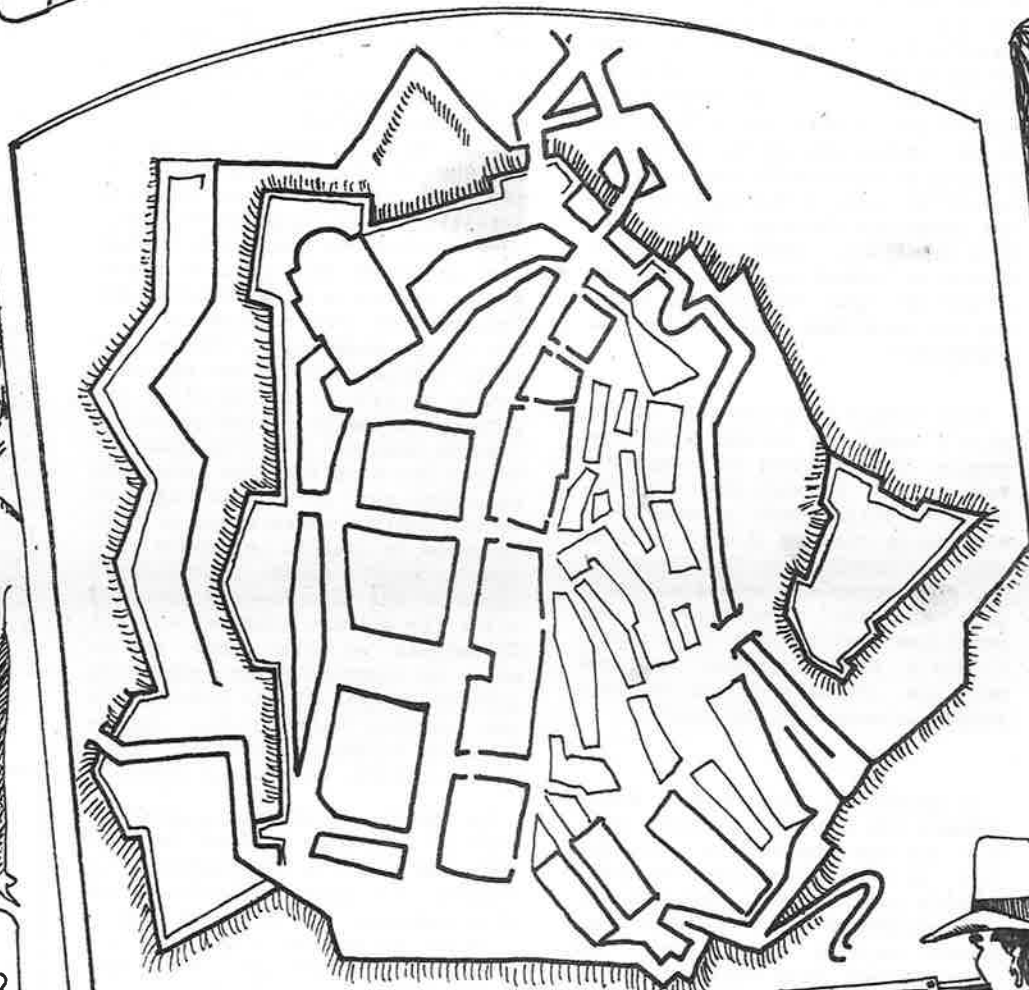
a travers le

Dauphiné-Libéré

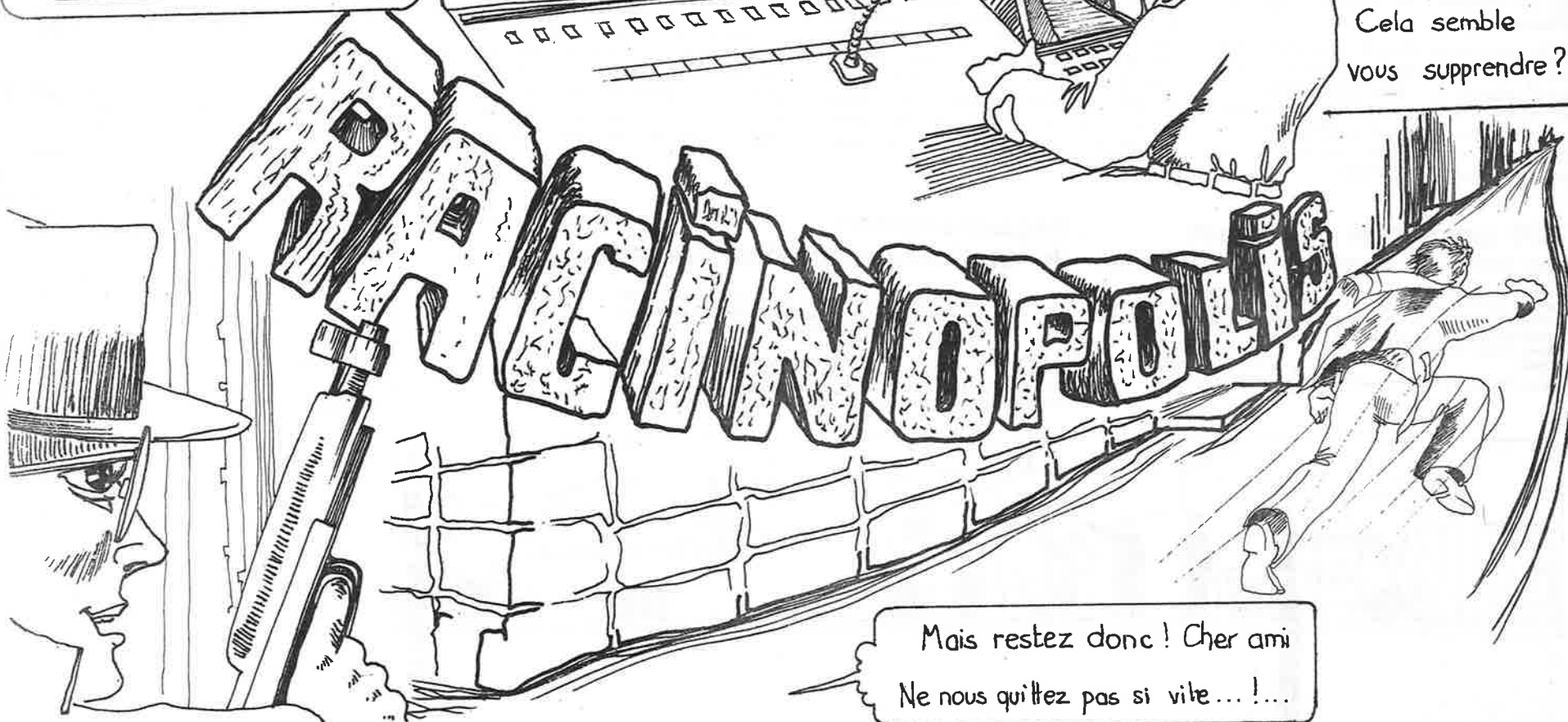




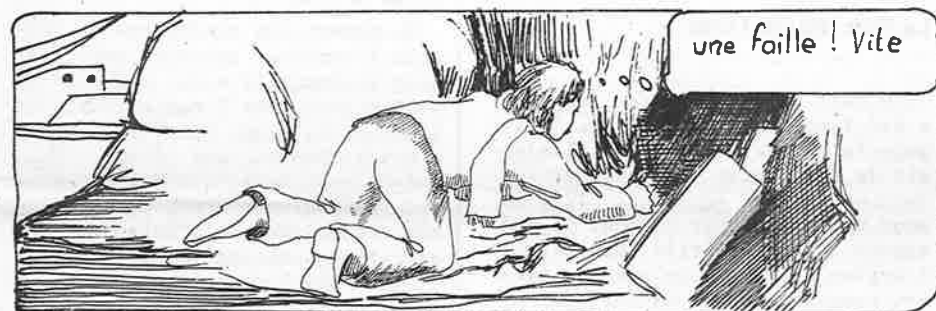
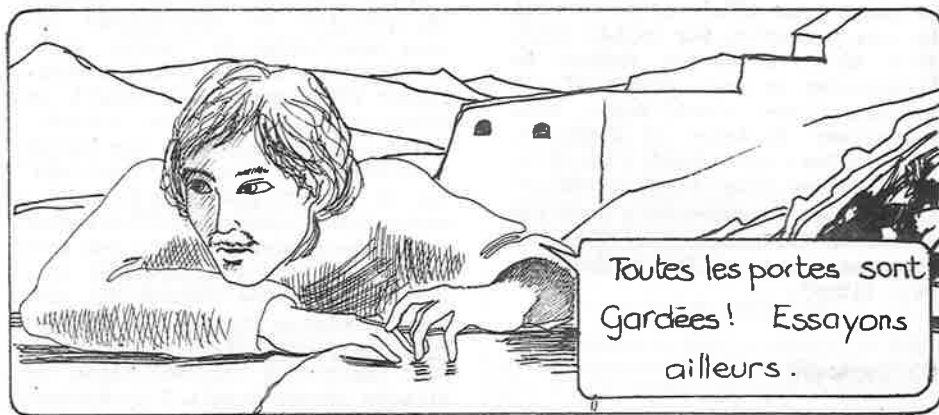
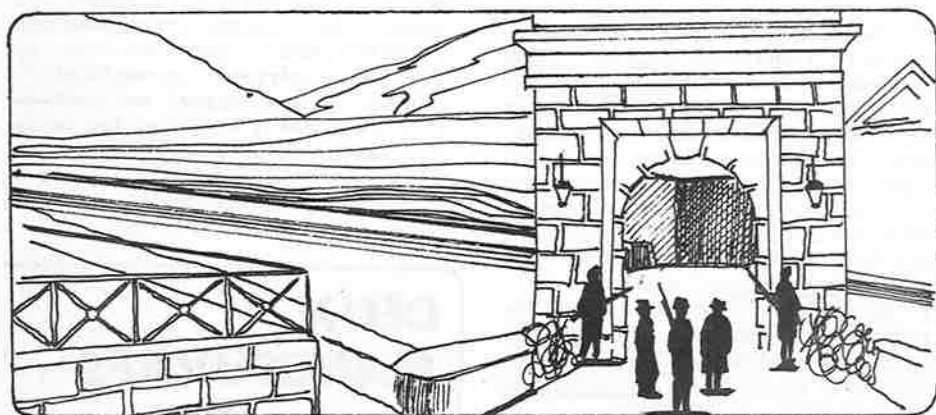
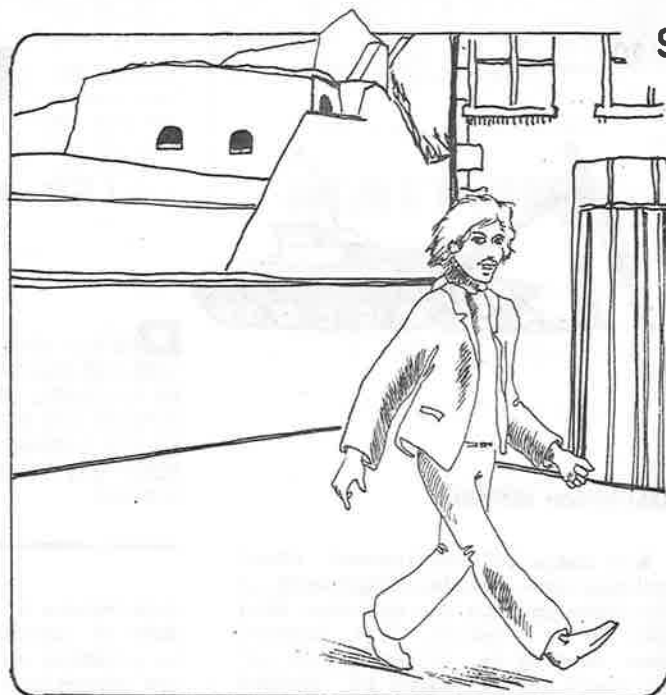
Nous vous attendions
Cher ami ! N'est ce pas ?



Cela semble
vous surprendre ?

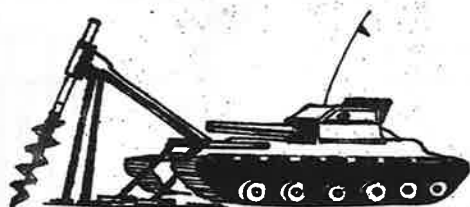


Mais restez donc ! Cher ami
Ne nous quittez pas si vite... !...



Un Piège à Racines

LES MANOEUVRES MILITAIRES EN TERRAIN LIBRE



Définition militaire

Les camps d'entraînement étant exigus, les unités motorisées y tournent en rond. Une division blindée qui se déploie, cela suppose une variété de situations et de parcours que les camps ne peuvent pas procurer. Il n'y a que l'espace rural pour offrir cette diversité, pour permettre aux unités blindées et à toutes les autres de "travailler en vraie grandeur". Le terrain libre c'est donc, sans contrainte de temps ni d'espace, l'équivalent approximatif du réel. La meilleure simulation du réel c'est le réel lui-même. Tels sont les arguments "techniques", c'est-à-dire idéologiques, en faveur du "terrain libre".

Chronologie

Les premières manoeuvres en terrain libre ont eu lieu en Allemagne Fédérale en 1974 et 1975. Une brigade mécanisée complète était engagée: 3500 hommes, 1100 véhicules de tous types. C'est là qu'ont été testés les procédures d'indemnisation immédiate des dégâts (bris de clôtures, récoltes endommagées, etc) par une "unité mobile de constatation".

Il faut attendre 1976 pour assister aux premiers essais sur le territoire français. La prudence est de rigueur. On n'engage que la valeur d'un gros régiment. On ignore les réactions de l'opinion publique, aussi "la manoeuvre (Vendémiaire) a été préparée par un exercice des cadres sur le terrain, une prise de contact préalable des capitaines avec les élus locaux, les agriculteurs, les administrations (...) et par des reconnaissances de la gendarmerie nationale". (Le Monde, 15.10.76).

En 1977 et 1978, les effectifs grossissent, les aires de déploiement s'élargissent, des combinaisons d'armes sont tentées. L'exercice Déméter constitue le point culminant de l'offensive militaro-publicitaire. On peut y voir la réponse de l'armée, aux mobilisations écologiques du Larzac et de Malville. C'est peut-être là que tout s'est joué. Si les paysans avaient refusé Déméter, sans doute auraient-ils refusé tous les autres exercices du même genre. Sur le plan de la propagande rien n'avait été négligé, ce qui peut se résumer dans cette déclaration du général Lagarde: "Nous suivons de très près les réactions de la population durant cette nouvelle expérience d'entraînement (...) à la vie en campagne et à la manoeuvre tactique et logistique en milieu naturel". (Le Monde, 9.9.77.).

Ce cap franchi, c'est une division blindée complète qui manoeuvre lors d'Extel (Oct. 77): "une grande unité de l'armée de terre "au travail" dans une mission d'entraînement afin de réaliser davan-

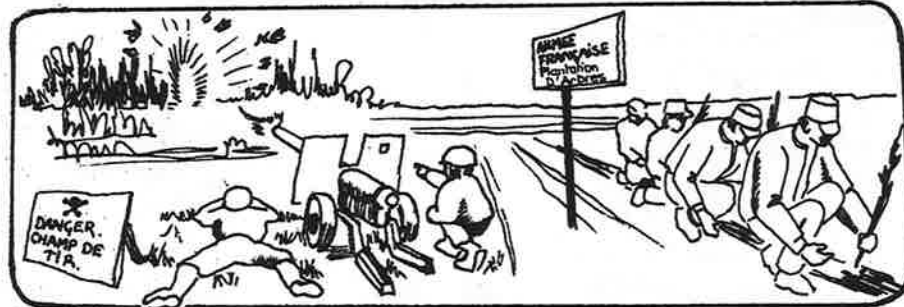
DEPUIS 1974, LES MILITAIRES S'OFFRENT "L'INFINI DU TERRITOIRE CIVIL" LORS DES MANOEUVRES EN TERRAIN LIBRE. EN SORTANT DES CAMPS, A TRAVERS CHAMPS ET VILLAGES, EN VOULANT RENOUER LE LIEN DE L'ARMÉE ET DU PEUPLE ET EN RECOURANT AUX PLUS MODERNES ARMES DU MARKETING IDEOLOGIQUE, L'ETAT-MAJOR PROUVE QUE L'ENRACINEMENT EST DEVENU UNE PERFORMANCE MILITAIRE. IL CONFIRME AUSSI QUE L'ESPACE DIT CIVIL N'EXISTE PLUS. TOUT N'EST QUE CHAMP DE MANOEUVRE.

tage encore l'insertion de l'armée dans la nation". (TAM, 27.10.77). Le principe de la division blindée est généralisé en 1978.

Enfin, dernier épisode, Exentia 79, qualifié de "manoeuvres les plus importantes de l'après guerre". Le thème de cet exercice mobilisant 18000 hommes prévoyait un débarquement sur la côte atlantique, destiné à perturber les forces territoriales. L'accent était mis sur la coopération avec les administrations civiles et l'obtention du "renseignement" auprès des populations. Enfin, à l'automne, pour parachever cette course au plus beau spectacle militaire, ce sont deux divisions blindées, soit la plus importante concentration de blindés réunie depuis l'après-guerre (près de 800), qui paraderont dans l'Est.

L'armée au travail

Une manoeuvre ne consiste pas seulement à illustrer sur le terrain une situation plus ou moins délirante imaginée par un Etat-Major, à consommer du combustible et des munitions d'exercice. En fait, c'est un travail, et la recherche "d'un nouveau type de relations sociales entre l'armée et les civils" c'est d'abord de faire admettre l'armée comme appareil de production. Travail, bien sûr, les 5 à 6 mois de préparation de la manoeuvre, de contacts, de repérages. Mais surtout, travail la manoeuvre elle-même, les kilomètres parcourus les progressions, les actions.



Comme il y a une moisson du champ de blé, il y a une moisson générale de tout l'espace civil, un petit fantôme de baroud baladeur derrière chaque haie, dans chaque chemin creux, dans l'obscurité de chaque forêt. Enfin libérés du corset des camps, nos héros répondent à l'irrésistible appel de la nature. Ils viennent prélever la manne rurale qui rend enfin réalistes les jeux de guerre. Mais cette ambrosie militaire de l'espace rural ne se reproduit pas tous les ans. Il faut laisser le terrain reposer. La fréquence de la récolte militaire a déjà été définie, afin d'éviter sans doute, comme on parle du surpâturage d'un alpage, une surmilitarisation de l'espace.

A cet effet, a déjà été projeté un découpage de la France, en sorte que chacune des parties obtenues puisse à son tour devenir le théâtre d'une manoeuvre: "...en admettant que la fréquence tolérable d'utilisation d'une zone de manoeuvre soit d'une fois tous les 6 ans il serait nécessaire de disposer au total, pour 8 D.B. de 24 zones dont 15 en France et 9 en Allemagne. Un inventaire approfondi des zones favorables est en cours sur l'ensemble du territoire, y compris dans les régions où ne stationnent pas de formations blindées..." (Armées d'aujourd'hui, n°30, Mai 78). Il faut donc 6 ans à la nature pour qu'elle retrouve une signification militaire, pour qu'elle redevienne, après usage, la nature au premier matin de la guerre.

Le Pub-Militarisme

On sait qu'en 1975 une campagne a été lancée afin de "changer l'image de marque de l'armée". Il s'agit de s'intégrer au pays, de réveiller l'amour ancestral du pays pour son armée, mais surtout de préserver la spécificité militaire, d'éviter à l'armée de passer systématiquement pour le renfort des appareils civils de l'Etat, comme c'est le cas en montagne.

Le ramassage de la paille (en 75), les activités "écologiques", le nettoyage des plages polluées revêtent l'armée dans le sens de l'utilité, mais font oublier sa productivité spécifiquement militaire dont la manoeuvre en terrain libre

veut donner la démonstration. Les tâches civiles de l'armée devraient désormais passer après ses tâches "historiques". Le "travail" militaire est de parcourir et de remuer sans cesse l'espace rural, de l'empêcher de se figer, de le maintenir dans la probabilité de l'irruption militaire et d'accoutumer à une suspension du droit de propriété.

Militarisation des Racines

Dans le spectacle des manoeuvres la ville n'existe pas, ou seulement comme quadrilatère conventionnel sur une carte. Dans les camps existent des reconstitutions de villa-

ges pour l'entraînement au combat de rue, mais la ville réelle qui supporte les quadrillages policiers les plus denses est, pour l'instant, impropre à servir les scénarios et les mises en scène militaires, du moins celles qui se passent au grand jour.

Quant à l'espace rural, c'est là que le paysan concentre ses racines et spéculé dessus, c'est là aussi si que le citoyen croit avoir perdu les siennes, c'est donc là, autour du rural et du naturel, qu'une bonne part de ce qui reste d'imaginaire dans cette société est disponible, offert à un grand projet. La militarisation, et plus particulièrement la manoeuvre blindée en ce qu'elle fait appel à la pureté originelle de l'espace ("fraîcheur" du terrain jamais parcouru qui en fait une expérience irremplaçable, disent les militaires) est peut-être ce projet d'annexion des racines. Tentative de donner au militarisme une dimension tout à la fois viscérale et spirituelle...

R.S.

DEUX MANOEUVRES REUSSIES

Où mènent les manoeuvres en terrain libre? Deux exemples, pour montrer la facilité avec laquelle on peut militariser l'agriculture. Le premier, le plus récent, à Cuba; c'est R. Dumont qui écrit (Cuba est-il socialiste? Le Seuil, 1970)

"L'agriculture champ de manoeuvre des militaires. L'échec des coopératives annonce la militarisation de toute l'économie cubaine (...) "Près de mille tracteurs à chenilles, bulldozers et tanks, (...) Cette brigade va tailler en pièce son nouvel ennemi, la nature, (...) Il s'agit d'une véritable guerre, avec communiqués (...). L'agriculture, en plus d'un problème lancinant qu'on espère résoudre, devient ainsi un magnifique terrain de manoeuvre pour l'Armée".

"On laboure en quatrième vitesse à plein gaz, on cite des records extraordinaires. Les tanks, auxquels on a enlevé leurs tourelles, unis deux par deux par une lourde chaîne, font tomber tous les arbres".

On voit là le vieux mythe de l'armée comme organisation. Sous-entendu: plus c'est organisé militairement et plus c'est productif!

Deuxième exemple. C'est un général qui s'émerveille de l'imagination nazie. Les dirigeants du Reich ont eu l'idée d'appliquer à l'agriculture les recettes du militarisme. Quelle originalité!

"C'est encore à la discipline militaire que le national-socialisme fait appel pour créer, parmi les ruraux allemands, l'état d'esprit qui lui a paru nécessaire pour intégrer sans heurt l'organisation agricole dans le système général du Reich. L'idée lui est tout naturellement venue de souder la paysannerie à l'armée. Les manifestations agricoles, les devises et armes des unions agraires, les discours officiels, tout est mis en oeuvre pour répandre la "doctrine" dans le peuple et développer parmi les masses l'esprit de la bataille.

SOUK A LA MAIN D'OEUVRE

ON EST VENU CHEZ NOUS, NOUS SELECTIONNER. ON NOUS RENVOIE COMME DES MALFAITEURS

VOILA COMMENT SONT VENUS EN FRANCE, DANS LES ANNEES 60, PRESQUE TOUS LES TRAVAILLEURS IMMIGRES DE LA REGION DU SUD MAROCAIN, OU JE SUIS NE.

Périodiquement, on voyait arriver l'équipe de M. M., envoyée par les mines du Nord de la France; avec infirmière, médecin, etc., elle se déplace dans les circonscriptions, pour coisier la main d'oeuvre. Les autorités locales ont préparé leur venue: tous les villages ont été informés par leur "moukadèm" et par leur "cheikh". Bien sûr tous seront présents au jour dit, puisque c'est la seule chance de trouver du travail, hors du village. Et puis les paysans de l'Anti-Atlas ont tous révé, en rencontrant des compatriotes qui travaillent en France et jouent au Monsieur, quand ils viennent en congé, vêtus comme des "roumis" qui semblent vivre à l'aise, avec leur visage plus pâle (ils ne doivent pas travailler au dur soleil...). On est sûr qu'ils vivent comme des rois. Quel jeune n'a pas rêvé qu'il est capable de faire vivre mieux sa famille (huit ou douze personnes) par son départ en France! Enfin, les mauvaises langues, au village, ne disent-elles pas, que les hommes moins capables restent à travailler leurs champs...

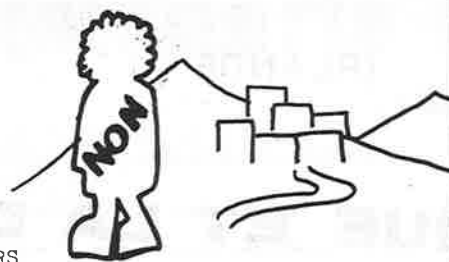
Alors, on est prêt à tous les sacrifices pour aller vers ce "paradis". Mohamed vendra ses vaches, Ali empruntera de l'argent à un ami qui travaille déjà là-bas, Hassan, lui, a accepté de travailler gracieusement, pendant un an et demi dans la propriété du riche Président de la commune qui lui a procuré un passeport, encore payant. Je vous laisse imaginer le prix de ce départ!

Le jour du rendez-vous, des milliers et des milliers d'hommes plus nombreux que pour la foire, sont là de bon matin, avant l'arrivée de M. M., torse nu, ils attendent. Les attentes commencent... Les gardes mobiles aussi sont là, avec les matraques, ils font ranger les hommes en files, les habits au sol. Debout, chacun bombe le torse pour paraître costaud. On transpire de crainte de n'être pas "tamponné".

M. M. et les gens de son équipe avancent le long des rangées, juge d'un coup d'oeil, tamponne sur la poitrine celui qui lui plait, en passe deux ou trois, en marque deux autres. Il peut faire le difficile, il a vraiment le choix, pour le bétail; d'ailleurs, il ne prendra qu'environ dix pour cent des candidats, car il a donné des rendez-vous dans les autres circonscriptions. Pas question pour les gars de se remettre dans la file, de se donner une autre chance, car on reçoit des coups de matraques - c'est ça des coups de matraques, c'est drôle comme c'est facile de devenir esclave! Comme au jugement dernier Ali ou Abderrahmane sont, seuls, même pas un souffle pour faire pencher la balance du bon côté, ils prient très fort d'être choisis.

Ceux qui ont été tamponnés sur le dos sont bons, ils doivent attendre la première des visites médicales, sur place. Les autres doivent se disperser, sans un merci. Les matraques sont là, pour répondre à ceux qui protesteraient. Déjà, choqués le grand problème c'est maintenant de rentrer au village après avoir été "déclassé" par un seul coup d'oeil de M. M. Mohamed dit à son copain "c'est fini, je ne suis plus bon à rien, je n'ai pas le courage de retourner chez moi, je vais à Agadir, n'importe où..." C'est ce qu'il a fait.

Les veinards qui ont été tamponnés attendent la visite médicale de l'équipe des mines du Nord. Deuxième tri! Deuxième attente dans l'angoisse! Un par un ils passent à la balance, à la toise; puis tour de taille, de poitrine, et les yeux: il faut lire vite les chiffres: une seule erreur et on sort des rangs cette fois avec un tampon rouge: on est éliminé. Ils seront longs les trente ou quarante kilomètres à pieds pour remonter au village!... Tandis que ceux qui n'ont pas eu le tampon sur le poignet gauche, donnent leur photo d'identité en échange d'une date de rendez-vous. Ils iront plus tard dans trois ou six mois à l'hôpital le plus proche pour y subir une autre sélection médicale. M. M. lui s'occupera avec l'administration marocaine de faire établir les passeports.



Cette fois c'est à l'O.N.I. (Office National d'Immigration: c'est une antenne française de l'Administration du Ministère du Travail de France, installée dans les pays exportateurs de main d'oeuvre). Ici on examine les hommes des pieds à la tête; radiographie, prise de sang on compte vos dents, si bien que la Sécurité Sociale française sait dire à un immigré combien il possédait de dents à son arrivée en France et lesquelles, si lui l'avait oublié... Quand je dis qu'on examine tout, c'est qu'aucun organe visible n'y échappe. Une cicatrice est repérée et c'est fichu.

C'est le haut parleur de l'hôpital qui annonce tout haut le nom de ceux qui sont refusés par les médecins français: votre nom est crié comme un coup de fusil. Les autres peuvent se réjouir entre eux: ils prendront le train du soir ils partent pour la France.

Là haut, au village, les champs de maïs, les champs d'orge ne seront plus guère arrosés, qu'importe on va gagner beaucoup d'argent, qu'importe? qui sait? s'il ne faudra pas quelque jour réapprendre la vie pauvre des villages brûlés de soleil... et s'ils ne voulaient plus de nous les Roumis...

+ Roumis: les Européens

Un travailleur Marocain

immigrés

Ne vous inquiétez plus: les immigrés vont bientôt s'en retourner

Le gouvernement veut se débarrasser de cette main d'oeuvre qui dans un temps de crise est en surplus. Les mesures "Stolérus", en cours d'adoption veulent "protéger" l'ordre public et assurer un contrôle plus efficace de l'immigration.

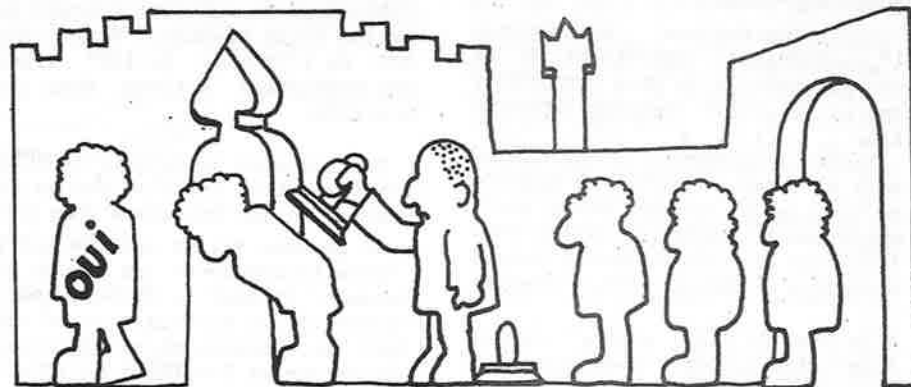
Depuis 1945 le développement des sociétés industrielles capitalistes exigea l'importation en Europe d'une main-d'oeuvre importante. L'apport de ce qui allait devenir notre sous-prolétariat contribua à l'accumulation des richesses dont nous bénéficions.

Aujourd'hui avec la crise et son cortège de chômeurs, le statut des travailleurs étrangers, déjà précaire, est remis en cause. L'aléatoire, l'inconnu du lendemain, la culture bafouée, les amitiennent dans un état de servage.

Cette situation n'est cependant pas fatale.

A Briançon s'est créée une A.S.T.I. (Association de Solidarité avec les Travailleurs Immigrés) reliée à la Fédération des ASTI en France. Elle se propose "d'agir avec les immigrés pour la promotion humaine et sociale des travailleurs et de leurs familles résidant en France, dans le respect de leur culture ethnique, en excluant toute discrimination de races, de nationalités et d'opinion politique, philosophique et religieuse".

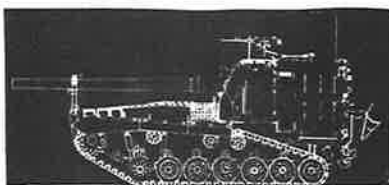
ASTI Briançon, Suzanne Kovacic, Les Alberts, 05100 Briançon. FASTI, 4 Square Vitruve, 75020 Paris.



"Le cri 'l'Epi et l'Epée' est de venu le slogan de la propagande. Les 'Fêtes de la moisson' trouvent leur couronnement dans une manoeuvre militaire. Dans cette armée pacifique qui mène la bataille pour la production, disent les porte-parole officiels, on peut comparer le chef des paysans de la localité au chef de compagnie, etc... et le chef des paysans du Reich est le maréchal de cette armée. Avec la même rigueur, la même discipline absolue que dans l'armée, les ordres de marche et de combat doivent être obéis par la corporation alimentaire". (Gal. Daille, Revue des deux-mondes, avril-sept. 1942).

Sans commentaires.

R.S.



MONTAGNARDS

SUR LE CAUSSE

Le congrès de la Fédération Française d'Economie Montagnarde s'est tenu début mai à Millau. Son président a rappelé la "fonction productive de la montagne". La FFEM, or-

ganisation de notables, qui avait miraculeusement découvert l'an dernier la pluriactivité du montagnard (Cf. Transhumances 3) et avait lancé auparavant les termes de tourisme vert et d'"agro-tourisme", demande maintenant que la fonction économique soit reconnue par les pouvoirs publics, parce que si la fonction récréative de la montagne est "l'image qui s'impose dans l'opinion", "on peut craindre qu'elle ne s'impose progressivement aux pouvoirs publics". Dans quel monde vivent-ils ces gens-là. Comme si l'opinion publique c'était quelque chose qui tombait du ciel, qui se développait indépendamment de la presse, de la T.V. et des pouvoirs publics précisément.

La FFEM réunie à Millau, si près du Larzac, n'en a rien dit, ou a-

lors bien bas, pour que personne n'entende. Son président a parlé de ceux qui veulent "reconquérir l'espace", en espérant que les engagements pris à Vallouise par le chef de l'Etat, blabla, blabla, bla...

Tandis que les cosmonautes du giscardisme colloquent et trinquent avec les généraux, sur le terrain, sur le Larzac, en dépit de la pression militaire, il y a plus d'agriculteurs dans la zone d'extension du camp qu'il y a 6 ans, il y a également plus de terre cultivée qu'il y a 6 ans (142 ha à l'abandon ont été remis en culture) et plus que jamais les agriculteurs du Larzac sont fidèles à leur serment et plus que jamais ils occupent le terrain en le cultivant! Elle est vivable l'agriculture en moyenne montagne!



L'ATLANTIQUE ET LA DESILLUSION

Le destin changeant de l'émigrant de l'Ouest de l'Irlande



RACINES HISTORIQUES

La division politique en Irlande, Nord et Sud, est désormais bien connue. Par contre on ignore le plus souvent la division ancienne et actuelle du Sud et de l'Irlande entre l'Est et l'Ouest.

Au départ il y avait la pauvreté naturelle du sol, ce que reconnut Cromwell, ce sanglant croisé anglais, en ordonnant durant la conquête de l'Irlande (1649) à la population indigène d'aller "au diable ou dans la province de Connaught". Cette province constituait la plus grande partie de ce qu'on appelle l'Ouest.

Les colonisations successives ("plantations") aboutirent à un système agraire de gros propriétaires et de petits fermiers locataires.

Toute l'alimentation se composait de pomme de terre. La mauvaise récolte des années 1840 a particulièrement touché les petits cultivateurs de l'Ouest dont l'émigration déjà endémique devint massive.

A la fin du XIX^e siècle presque chaque famille de l'Ouest avait un émigré aux États-Unis.

Différentes lois de la fin du XIX^e siècle ont donné une sécurité plus grande aux fermiers, notamment la possibilité d'acheter leur terre à long terme. L'indépendance irlandaise (1922) non plus que l'arrivée au pouvoir du parti nationaliste (Fianna Fáil) en 1932, malgré la mise en œuvre de certaines idées socialistes, ne provoquèrent pas de changement radical.

L'émigration a continué jusque dans les années 50 mais le sommet avait été atteint avant la fin du siècle précédent. Les émigrants de l'Ouest de l'Irlande constituèrent la grande majorité de ceux qui allaient constituer le groupe ethnique des irlando-américains. La mémoire qu'ils gardaient du pays c'était cette famille de six enfants en moyenne, vivant dans une cabane de terre de deux ou trois pièces, travaillant trois hectares "rectifiés". Quand c'était possible on avait une ou deux vaches, leurs

veaux, quelques moutons, quelques cochons dans une autre cabane à côté de la maison, quelques poules.

Outre de pomme de terre on se nourrissait d'avoine et de très peu de viande. Sur trente livres de revenu dix provenaient déjà des émigrés.

Au sommet de la structure de classes de l'époque se trouvaient les propriétaires (landlords) presque tous protestants, les gros fermiers (tenant farmers) catholiques et protestants sympathisant avec les propriétaires; puis venaient les commerçants qui exploitaient naturellement les petits fermiers; les fonctionnaires qui occupaient les seuls "emplois" de la région. Et les petits cultivateurs qu'on a déjà vus. Le clergé avait une influence plus ou moins importante selon le niveau matériel. Grande sur les pauvres, faibles sur les riches.

LA VEILLÉE AMÉRICAINE

Jusqu'aux environs de 1960, les irlando-américains ont joué un rôle très important dans la vie du foyer moyen de l'Ouest de l'Irlande, comme l'Ouest de l'Irlande était très important pour les irlando-américains. Le contact avec "la vieille terre" ne se perdait pas facilement. La "veillée américaine" (the American wake) ritualisait par le jeu de la mémoire. C'était l'Ouest de l'Irlande du XIX^e siècle qui continuait à vivre dans leur souvenir.

Continuer et entretenir le culte ethnique était facilité par la concentration des Irlandais dans quelques grandes villes américaines. Le cercle irlandais et les clubs irlandais étaient le théâtre où on racontait les histoires, où on chantait les chansons, où on organisait les danses et les fêtes de l'"ancienne" culture, avec des améliorations dues aux circonstances plus favorables.

Les relations avec la vieille terre étaient poursuivies de façon encore plus sensible. Les envois des émigrés représentaient une importante source de revenus pour la famille. Ils étaient utilisés pour acheter quelques cadeaux à ceux qui n'avaient pas la chance d'avoir un émigré dans leur famille ou pour acheter un billet aller à un autre parent. Des vêtements et de la nourriture étaient envoyés, au moins deux fois par an. On mesurait la réussite de l'émigré à la fréquence et à la taille de ses envois.

Cette aide était importante pour la famille mais aussi pour l'émigré lui-même. Cela lui donnait l'impression d'appartenir toujours à la famille et au pays.

Malgré quelques réussites spectaculaires, la plupart des irlando-américains originaires de l'Ouest

de l'Irlande occupaient des emplois de policiers, pompiers, manoeuvres, etc... Les voyages en Irlande, quand ils étaient possibles, étaient préparés pendant des mois voire des années. C'était un retour rituel même si ce "retour" était en fait un premier séjour en Irlande. La famille qui recevait décorait la maison en signe de gratitude, les invités étaient traités royalement, l'alcool coulait abondamment. En fait c'est l'argent de l'invité qui avait servi à payer les frais de réception.

Ce rituel du retour était comme le renouvellement de ses vœux de baptême, un moyen de raffermir ses racines. Cela l'aidait à confirmer son succès dans le Nouveau Monde. Cela donnait une autre expression aux rapports de dépendance avec les parents du pays.

L'EMIGRE ET LE TOURISTE

En dépit du fait que l'Ouest de l'Irlande changeait et que, au cours des visites successives, on ne pouvait pas ne pas remarquer ces changements, le mythe de l'Ouest de l'Irlande du XIX^e siècle était entretenu. Il a été encouragé, côté irlandais, aussi longtemps que les récompenses financières furent importantes.

Mais les 20 dernières années ont secoué la base de ces mythes. L'agriculture, toujours importante, ne domine plus. Nombre de familles de petits fermiers sont éteintes ou



Michaël CUDDY

Traduit par Claire CUDDY

MORT NUMENT

Dans son livre *Graal Flibuste*, Robert Pinget nous fait visiter le quartier en ruines artificielles d'une ville sans histoire, quartier bâti en ruines pour ne pas être en reste avec ses voisins, cités plusieurs fois millénaires. "Gares en trompe-l'œil, casinos sans toit, des façades d'hôtels, des péristyles, des clochers, des cours, des boulevards pour rien..."

Dans les grands cimetières les familles fortunées friandes d'antiquités grecques et latines bâtissent aussi des temples savamment ruinés. Dans d'autres cimetières des caveaux arrogants défient l'élan du clocher. Personne n'est bien assuré de la manière dont il faut représenter la mort.

La guerre de 14-18 après avoir causé 2 millions de morts a provoqué de 1920 à 1925, la construction de 30000 monuments qu'on peut considérer comme "la forme la plus aboutie d'art monumental public" (Cf *Cause Commune*, Les Imaginaires 2). Toutes ces devantures de la mort sont faites pour les vivants.

Bigard vient de déclarer qu'il souhaitait que ses cendres fussent dispersées au-dessus de Dien-Bien-Phu.

Le guerrier, non le militaire, aurait cherché la mort dans la course éperdue d'un poney tartare, l'arc tendu, le coutelas luisant au ceinturon, et disparaître emporté par sa monture, finir sans image...



dispersées dans les villes. Les multinationales, les chaînes d'hôtels et les résidences secondaires des nouveaux riches font oublier les cabanes de terre du XIX^e siècle. Grâce à (ou malgré) cela le niveau de vie a augmenté, si bien que l'aide individuelle des émigrés américains n'est plus déterminante.

Maintenant la structure sociale de la région ressemble à celle de la plupart des autres régions laisses pour compte dans d'autres pays industrialisés. Le clientélisme et la protection politiques garantissent l'ascension sociale. Au XIX^e siècle le pouvoir se trouvait à Londres, il est maintenant à Dublin, mais reste aussi éloigné qu'avant des réalités de l'Ouest, excepté lors des élections.

Le mythe du "vieux pays" n'existe plus pour l'émigré qui revient aujourd'hui. De plus le rituel du retour a été abandonné depuis que l'hôte n'a plus d'intérêt dans l'affaire. En quoi le "retour" d'un pompier de Boston concerne-t-il un ouvrier, un employé ou même un petit agriculteur de l'Ouest irlandais?

Il n'y a plus qu'une classe ouvrière ou petite bourgeoise cherchant le contact avec une autre classe ouvrière ou petite bourgeoise.

Pour l'émigré qui fait son "retour", le pays contient toujours les tombes de ses ancêtres, c'est le sol pour lequel ils ont lutté autrefois. Les racines sont toujours là. Rien ne pourra les effacer. Mais l'émigré de retour au pays de sa "naissance" n'est plus celui qu'on fête et qu'on estime, ce n'est plus qu'un touriste parmi les touristes.

Quand le vent s'arrêtera...

13

Un jour qu'il ne tenait plus en place, l'air était trop chaud, les gens pénibles, il quitta le lieu au quel on l'avait fixé, car on fixe toujours les gens dans un endroit bien précis pour qu'ils ne puissent pas voyager et pour qu'on sache constamment où ils se trouvent et ce qu'ils font. En l'occurrence, son espace était l'école: ainsi en avait-on décidé en haut-lieu..... La morale, l'administration, le chef politique, sa famille, ou les habitudes, il ne savait plus exactement qui l'obligeait à être ici... Et pour quoi faire? Ca, il le savait bien: on le lui avait rabâché si souvent qu'il ne savait même plus si, en fait, ce n'était pas lui qui en avait décidé ainsi...

Enfin, peu importe, il en avait marre: c'est cela qui le poussa naturellement à passer la porte. Reviendrait-il, il ne le savait pas... mais il considérait cette fuite comme plutôt passagère, brève: juste le temps d'oublier les angles de la classe, le noir du tableau et l'impersonnalité de ses profs et de ses camarades...

Calmement, il tourna la poignée de la porte, tira celle-ci et en faisant un pas se retrouva dehors. Tout de suite, il fut soulagé: il régnait un vent très fort qui lui coupa immédiatement le souffle. Il eut l'impression de retrouver un ami.

Je ne le reconnaissais pas cependant. D'abord, il m'a surpris mais les véritables amis, ils sont comme ça, ils surprennent toujours un peu. Je n'ai pas eu le temps de le voir venir, pas le temps de lui

dire bonjour non plus: il m'a pris d'un revers en envoyant mon écharpe danser derrière moi.

Le vent c'est mon ami, car il sait m'accompagner dans mes voyages, au travers des routes, des villes et des gens qui les peuplent... C'est mon ami car c'est lui qui m'a appris à vagabonder, à suivre le cours d'une vallée ou à remonter la pente, à couper les chemins tracés et à m'arrêter sous le mur d'une de ces maisons dont la charpente chante quand on vient s'y appuyer ou s'y abriter. C'est avec lui que je joue à cache-cache sur les arêtes d'une montagne, quand je m'y promène...

Aujourd'hui, il a fait claquer la porte derrière moi comme pour me rappeler ce que j'abandonnais. Il m'a pris par la main et nous sommes partis, comme d'habitude, dans la direction où l'on s'était engagé, sans plus se poser de questions. Moi avec une mèche de cheveux dans les yeux, lui en rugissant et en bondissant de chaque côté de la rue, pris au piège dans cette enfilade d'HLM au milieu desquelles il devait se sentir comme un prisonnier dans sa cellule.

Le vent n'aime pas la ville, il n'y vient que rarement. Il me disait que les immeubles étaient insensibles à son contact: ils ne savaient pas chanter comme les vieilles maisons de campagne à qui il manquait une ou deux tuiles par où il pouvait s'engouffrer pour faire vibrer chaleureusement la charpente.

Entre les HLM, le vent ne fait que passer. Il m'emmène au plus pro

« Il y a un temps pour lambiner et un temps pour se hâter.
Où est passé mon temps ?
Il y a un secret... »
W.R.

fond de la ville, là où il n'y a plus que de vieux bâtiments... ce qu'on appelle la vieille ville. Car cela est toujours ainsi, les "vieilles villes" sont entourées des constructions nouvelles, sans voix ni odeurs. On a emprisonné les portes cochères, les petites rues, les pavés et les vieux escaliers... On a construit les HLM tout autour comme pour les protéger des voyageurs qui voudraient s'y arrêter. La seule chose qui intéressait le vent dans l'agglomération c'était justement cet endroit là, ces vieilles maisons, tous ces petits recoins où il pouvait jouer à cache-cache avec les enfants, où il faisait voler les vieux papiers la nuit à l'heure où les rues sont désertes, juste pour les voir danser et puis aussi un peu pour faire en rager les gens du matin.

Nous avions donc traversé les meubles, stoïques puisque ils ne voulaient pas nous adresser la parole. Et le vent s'engouffra le premier sous les vieilles arcades... Il adorait ça, mon ami, plonger dans les petites ruelles, caresser les vieilles pierres pour en détacher les serments et les secrets que le temps leur a confiés... Il m'emménait au profond de la ville car, il connaissait une petite fille, qu'il aimait beaucoup parce que comme tous les enfants de ces vieilles



maisons, elle savait encore jouer. Jouer sans avoir peur de se salir, de se faire mal... jouer sans avoir peur des garçons... Nous l'avons trouvée, assise sur les marches d'un vieil escalier, en train d'habiller sa poupée de chiffon avec des morceaux de vent perdus sous une porte cochère...

Ca aussi il aimait beaucoup: le visage souriant des enfants qui jouent; on ne les trouve pas d'ailleurs au milieu des HLM...

On s'est dit bonjour comme si on se connaissait depuis longtemps... Le vent s'est arrêté de souffler un moment, puis d'un coup sec nous souleva par-dessus les toits et après un long voyage, nous déposâ sur une montagne pour regarder le soleil se coucher car il était déjà très tard.

Marc PASCAL



Eu os déjà vu une racine marcher?
Non, mais s'il n'y en avait pas,
Ça ne marcherait pas fort.
Rien de tel qu'une racine
Pour prendre son pied!
D'un côté, de l'eau
Et des machins tout petits
Sans lesquels rien ne se crée.
De l'autre, la sève, le suc, la vie.
Entre les deux: la Racine.

Espèce de

Racine !



Quand tout va bien, pas de problème
Ça pousse tout droit, ça s'enfonce
Comme dans du beurre,
Et de l'autre côté, il faut voir
le spectacle:
Ça file encore plus droit,
Ça s'élance vers le ciel
Et ces bêtes là, ça a la vie dure:
Même devant le mur le plus rébarbatif
Elle déniche la faille, la fissure
Celle qui l'amènera vers la petite
richesse planquée
Elle en sortira une merveille
Devant nos regards ébahis



Et quand c'est installé,
Ça tient, cette vacherie.
Quand elle nous a trouvé,
C'est pour la vie!
Même si on veut la couper
Elle se met à faire des petits
Y'en a même qu'on suit à la trace
En voyant ses rejetons
Moi, s'il n'y avait pas de racine
Je crois que j'aurais l'impression
De ne pas exister
Parce qu'avec elles, je vis.

Pierre Macabies

fondation ASSOCIATION

On envisage de créer une association "TRANSHUMANES" avec les objectifs suivants, à discuter.

Cette association aurait pour but:
1) de s'interroger sur la vie dans un pays fait pour le passage et sur le moyen de le traverser en de hors de ses lieux quadrillés,

2) de mettre en relation les tentatives d'expérimentations sociales en pays touristique de montagne, sous leurs différents aspects tant culturels, économiques, écologique qu'agricole,

3) de faciliter la mise en oeuvre de moyens d'expressions appliqués à la démarche précédente,

4) de rassembler dans une perspective historique les témoignages produits par la mémoire populaire.

5) Les moyens d'actions sont:
- la publication et la diffusion de revues, livres, brochures,
- la réalisation de montages audiovisuels et de films,
- l'organisation de conférences d'expositions et de manifestations culturelles.

POUR TOUS CONTACTS Ecrire AU JOURNAL.